N° 230 1er Novembre 1938

LA VIE SPIRITUELLE

REVUE MENSUELLE

LES PRINCIPES ET LA PRATIQUE

Le Jugement Dernier

Charles Péguy, dans *Le mystère des saints Innocents*, nous introduit en ces termes à l'idée du Jugement divin qui finira le temps :

> J'ai découpé le temps dans l'éternité, dit Dieu,
> Le temps et le monde du temps. [la fin.
> La Création fut le commencement et le Jugement sera

A vrai dire, deux jugements de Dieu sont au principe et au terme de tout : l'un est de l'œuvre sortie pure des mains du Créateur — « et Dieu vit que c'était bon » — l'autre sera de l'œuvre où la main de l'homme aura marqué son empreinte. Le Jugement dernier sera donc le jugement de l'Histoire. Que sera ce jugement ? La raison humaine, qui peut le pressentir, ne peut le définir. La foi seule — appuyée sur la révélation divine — peut s'élever ici à de hautes certitudes. Que dit l'Ancien

Testament, que dit le Nouveau sur ce mystère? Comment la théologie catholique a-t-elle compris ces données de la croyance? A ces questions, qui intéressent vivement notre conception de la vie et le sens de notre destin, nous voudrions essayer de répondre.

I. — La révélation

L'Ancien Testament.

Les prophètes de l'Ancien Testament annoncent souvent ce qu'ils appellent le « jour de Yahvé », le jugement de Dieu entre Israël et les peuples qui l'entourent et l'oppriment. Le sens littéral de ces prophéties, où l'hyperbole orientale mêle aux événements nationaux d'Israël l'émotion des éléments et des astres du ciel, concerne avant tout la grâce que fera le Seigneur à son peuple de vaincre ses ennemis ou d'en secouer le joug. Ces événements, réduits, si on les considère dans les perspectives de l'histoire générale, mais d'une immense portée pour le peuple élu, sont eux-mêmes comme des prophéties en action, des images vives du Jugement dernier, où le Christ jugera, non les peuples et les nations comme tels, car leur destin sera pour lors achevé, mais tous les êtres humains de tous les peuples et de tous les temps, *ensemble*. A travers les faits qui se répètent et s'échelonnent dans l'histoire d'Israël, l'Esprit-Saint, inspirateur des prophètes, vise le grand fait unique, par où s'achèvera l'histoire de l'homme sur la terre. Aussi Jésus et ses apôtres useront-ils tout naturellement de pareilles images pour annoncer le grand discernement de la fin des temps.

Joël, par exemple, décrit les signes annonciateurs d'un

de ces jugements de Yahvé contre les ennemis d'Israël :

Je ferai paraître des prodiges dans les cieux et sur la terre,
du sang, du feu et des colonnes de fumée.
Le soleil se changera en ténèbres,
et la lune en sang,
avant que vienne le jour de Yahvé
grand et terrible.
Et quiconque invoquera le nom de Yahvé sera sauvé;
car, sur la montagne de Sion et de Jérusalem,
il y aura une réunion de sauvés, comme l'a dit Yahvé.
(III, 3-5.)

Car voici qu'en ces jours-là et en ce temps-là
Où je ramènerai les captifs de Juda et de Jérusalem,
j'assemblerai toutes les nations
et je les ferai descendre dans la vallée de Josaphat;
et là j'entrerai en jugement avec elles
au s jet de mon peuple et de mon héritage d'Israël,
qu'elles ont dispersé parmi les nations,
et de mon pays qu'elles ont partagé.
(IV, 1-3.)

Que les nations se lèvent et qu'elles montent
à la vallée de Josaphat !
Car c'est là que je siégerai pour juger
toutes les nations d'alentour.
(IV, 12 [1].)

Isaïe, annonçant le jugement de Dieu contre Babylone, s'écrie :

Poussez des hurlements, car le jour de Yahvé est proche :

1. La convocation des peuples ennemis d'Israël à la vallée de Josaphat suggérera l'idée que cette vallée serait, sinon le théâtre total, du moins le centre du Jugement dernier. Pour résoudre la difficulté de la disproportion inouïe entre les dimensions étroites de ce vallon au pied de Jérusalem et l'énorme, l'innombrable multitude des sujets du Jugement dernier, on imagina que Jésus jugerait au-dessus de la vallée, assez haut pour être vu de tous les hommes assemblés. Disons tout de suite, pour n'y plus revenir, que la question du lieu précis où le Christ viendra juger est insoluble. Aussi bien est-elle secondaire. Il n'y a pas à s'y attarder.

il vient comme une dévastation du Tout-Puissant.
C'est pourquoi toute main sera défaillante
et tout cœur d'homme se fondra.

Ils trembleront, les transes et les douleurs les saisiront;
ils se tordront comme une femme qui enfante;
ils se regarderont les uns les autres avec stupeur;
leurs visages seront comme la flamme.

Voici que le jour de Yahvé est venu,
Jour cruel, de fureur et d'ardente colère,
pour réduire la terre en désert
et en exterminer les pécheurs.
Car les étoiles du ciel et leurs constellations
ne font point briller leur lumière;
le soleil s'est obscurci à son lever
et la lune ne répand plus sa clarté.
Je punirai le monde pour sa malice
et les méchants pour leur iniquité;
je ferai cesser l'arrogance des superbes
et j'abaisserai l'orgueil des tyrans.
C'est pourquoi je ferai trembler les cieux
et la terre sera ébranlée de sa place
par la fureur de Yahvé des armées,
au jour où s'allumera sa colère.

(Isaïe, XIII, 6-13.)

Il y a des dizaines de textes semblables chez les prophètes. Leur signification dépasse parfois l'horizon immédiat; certains font entrevoir un « jour du Seigneur » où non plus Israël et les peuples ennemis, mais tous les justes et tous les impies de tous les peuples et de tous les siècles seront en face les uns des autres au jugement de Dieu. Ces textes préludent à la révélation parfaite qu'apportera le Fils de Dieu.

La doctrine d'un Jugement final des justes et des pécheurs trouve en tout cas une expression admirable dans le livre de la *Sagesse*. Après avoir opposé la mort du juste et celle de l'impie, l'auteur inspiré décrit en ces

termes l'épouvante des pécheurs impénitents et la sécurité des justes :

Ils viendront pleins d'effroi à la pensée de leurs péchés
et leurs crimes, devant eux, les accuseront.

Alors le juste sera debout, en grande assurance,
en face de ceux qui l'ont persécuté
et qui méprisaient ses labeurs.

A cette vue ils seront agités d'une horrible épouvante;
ils seront dans la stupeur devant la révélation du salut.
Ils se diront, pleins de regret,
et gémissant dans le serrement de leur cœur :

Voilà donc celui qui était autrefois l'objet de nos moqueries
et le but de nos outrages !
Insensés, nous regardions sa vie comme une folie,
et sa fin comme un opprobre.
Comment est-il compté parmi les enfants de Dieu?
Et sa part est-elle parmi les saints?

Nous avons donc erré, loin du chemin de la vérité;
la lumière de la justice n'a pas brillé sur nous
et sur nous ne s'est pas levé le soleil.
Nous nous sommes rassasiés dans la voie de l'iniquité et de la perdition
et nous n'avons pas connu la voie du Seigneur,
A quoi nous a servi l'orgueil,
et que nous a rapporté la richesse avec la jactance?

. . . . . .

Mais les justes vivent éternellement;
leur récompense est auprès du Seigneur
et le Tout-Puissant a souci d'eux.
C'est pourquoi ils recevront de la main du Seigneur
le magnifique royaume et le splendide diadème.

(Sagesse, IV, 20; V, 1-8, 15-16.)

A la lumière de la révélation chrétienne, de tels textes prennent tout leur sens; mais les Juifs avaient peine à les bien entendre et à se défaire de leurs préjugés et de leurs ambitions nationales. Le grand nombre gardait l'espoir d'un jugement rendu contre les nations en fa-

veur d'Israël, inaugurant un royaume terrestre sous la conduite du Roi-Messie.

Le Nouveau Testament.

Jésus-Christ détruisit cette espérance ou plutôt la magnifia en celle du Royaume céleste, où le Jugement dernier introduira les justes ressuscités, en livrant à l'enfer les impies impénitents. Jésus ne juge pas de son vivant. Dieu ne l'a pas envoyé dans le monde pour le juger, mais pour le sauver[2]. C'est en lui et à son sujet que le discernement des hommes se prépare, car il est placé, comme l'annonça Siméon, pour la chute et la résurrection de beaucoup en Israël[3]. C'est par rapport à Jésus que les pensées des cœurs se révèlent[4], selon qu'on le reçoit comme la vraie Lumière[5] ou qu'on le refuse et lui préfère les ténèbres, par attachement à des œuvres mauvaises[6]. La foi vive préserve seule le croyant de la condamnation qui menace le refus coupable de la foi. En ce sens, « qui croit en lui n'est pas jugé, qui ne croit pas est déjà jugé, car il ne croit pas au nom du Fils unique de Dieu[7] ». Jésus dit de lui-même : « Qui me méprise, celui-là a son juge. La parole que j'ai annoncée le jugera au dernier jour[8]. » Alors, en effet,

2. « Non enim misit Deus Filium suum in mundum ut judicet mundum sed ut salvetur mundus per ipsum » (Jean, III, 17).
« Et si quis audierit verba mea et non custodierit : ego non judico eum. Non enim veni ut judicem mundum, sed ut salvificem mundum » (Jean, XII, 47).

3. « Ecce positus est hic in ruinam, et in resurrectionem multorum in Israel... » (Luc, II, 34.)

4. Luc, II, 35.

5. « Erat lux vera quae illuminat omnem hominem venientem in hunc mundum. In mundo erat... et mundus eum non cognovit. In propria venit et sui eum non receperunt... » (Jean, I, 9-11.)

6. Jean, III, 19-21.

7. Jean, III, 18.

8. Jean, XII, 48.

Jésus exercera la judicature suprême. A cet égard, il peut dire : « Je suis venu dans le monde pour le Jugement [9]. »

> Le Père ne juge personne, mais il a transmis tout le Jugement au Fils, afin que tous honorent le Fils comme ils honorent le Père. Qui n'honore pas le Fils n'honore pas le Père qui l'a envoyé. En vérité, je vous le dis : celui qui écoute ma parole et qui croit en celui qui m'a envoyé a la vie éternelle, et il n'est pas mis en jugement, mais il a passé de la mort à la vie. En vérité, en vérité, je vous le dis : l'heure vient, et c'est maintenant, où les morts entendront la voix du Fils de Dieu, et ceux qui l'auront écoutée vivront. Car de même que le Père a la vie en lui, ainsi a-t-il donné au Fils d'avoir la vie en lui; et il lui a remis le pouvoir de juger, parce qu'il est un fils d'homme. Ne vous étonnez pas de ceci, car l'heure vient où tous ceux qui sont dans les tombeaux entendront sa voix, et ils sortiront : ceux qui auront fait le bien pour une résurrection de vie, ceux qui auront pratiqué le mal pour une résurrection de jugement. Je ne puis rien faire de moi-même : selon que j'entends, je juge, et mon jugement est juste... (Jean, v, 22-30.)

Dans saint Matthieu, Jésus se dépeint sous les traits du juge condamnant au dernier jour les cœurs durs qui auront prouvé, en n'aimant pas efficacement leurs frères, qu'ils n'aimaient pas Dieu [10], et invitant au royaume ceux qui pour son amour, et par charité fraternelle, auront exercé la bienfaisance envers les pauvres et les souffrants.

« A la fin d'un long discours, dont la seconde partie est consacrée à l'avènement du Fils de l'homme, signe

9. Jean, IX, 39.

10. Cf. I Joan. Tout le chapitre IV, dont voici la conclusion : « Si quelqu'un dit : j'aime Dieu, et qu'il hait son frère, c'est un menteur. Qui n'aime pas son frère qu'il voit, Dieu qu'il ne voit pas, comment peut-il l'aimer ? Et nous avons de Dieu ce commandement : Que celui qui aime Dieu aime aussi son frère » (vers. 20-21).

du salut ou de la perte pour les serviteurs fidèles ou infidèles, les vierges prudentes ou folles, les collaborateurs actifs ou paresseux, Jésus projette tous ces jugements particuliers dans l'ensemble du Jugement universel [11]. »

Or, quand le Fils de l'homme viendra dans sa gloire, et tous les anges avec lui, alors il s'assiéra sur son trône de gloire, et toutes les nations seront rassemblées devant lui, et il les séparera les unes des autres, comme le pasteur sépare les brebis des boucs. Et il placera les brebis à sa droite et les boucs à sa gauche. Alors le roi dira à ceux qui seront à sa droite : « Venez, les bénis de mon Père, prenez possession du royaume qui vous a été préparé dès la création du monde. Car j'ai eu faim et vous m'avez donné à manger, j'ai eu soif et vous m'avez donné à boire, j'étais sans gîte et vous m'avez recueilli, j'étais nu et vous m'avez vêtu, j'étais malade et vous m'avez visité, j'étais en prison et vous êtes venu à moi. » Alors les justes lui répondront disant : « Seigneur, quand t'avons-nous vu avoir faim et t'avons-nous donné de la nourriture, ou avoir soif et t'avons-nous donné à boire ? Quand t'avons-nous vu sans gîte et t'avons-nous recueilli, ou nu, et t'avons-nous vêtu ? Quand t'avons-nous vu malade ou en prison, et sommes-nous venus à toi ? » Et le roi leur répondra : « En vérité, je vous le dis, ce que vous avez fait à l'un de ces miens frères, l'un des plus petits, c'est à moi que vous l'avez fait. » Alors il dira à ceux de gauche : « Allez loin de moi, maudits, au feu éternel qui a été préparé pour le diable et pour ses anges. Car j'ai eu faim, et vous ne m'avez pas donné à manger, et j'ai eu soif et vous ne m'avez pas donné à boire, j''étais sans gîte et vous ne m'avez pas recueilli, j'étais nu et vous ne m'avez pas vêtu, j'étais malade et en prison et vous ne m'avez pas visité. » Alors ils répondront eux aussi, disant : « Seigneur, quand t'avons-nous vu ayant faim ou soif, ou sans gîte, ou nu, ou malade, ou en prison et ne t'avons-nous pas rendu service ? » Alors il leur répondra disant : « En vérité, je vous le dis, ce que vous n'avez pas fait à l'un de ces petits, vous ne

11. M.-J. Lagrange, *L'Évangile selon saint Matthieu*, pp. 484-485.

me l'avez pas fait non plus. » Et ceux-ci iront au châtiment éternel, mais les justes à la vie éternelle (Matt., XXV, 31-46 [12]).

Saint Jean, dans l'Apocalypse, rapporte ainsi sa vision du Jugement dernier :

> Et je vis un grand trône blanc, et Celui qui y était assis, devant la face de qui s'enfuit la terre et le ciel, et il ne leur fut plus trouvé de place. Et je vis les morts, les grands et les petits, se tenant debout en face du trône; et des livres furent ouverts; et un autre livre fut ouvert, qui est [celui] de la vie ; et les morts furent jugés sur les [choses] écrites dans les livres d'après leurs œuvres. Et la mer donna les morts qui étaient en elle, et la mort et l'Hadès donnèrent les morts qui étaient en eux, et ils furent jugés, chacun d'après leurs œuvres.
>
> Et la mort et l'Hadès furent jetés dans l'étang du feu; cette mort est la deuxième mort, l'étang du feu. Et si quelqu'un ne se trouva pas inscrit dans le livre de vie, il fut jeté dans l'étang du feu [13].

L'annonce de ce Jugement final est partie essentielle du message apostolique. A Césarée, dans le discours qu'il fait au centurion Corneille et à ses compagnons, avant de les admettre au baptême, saint Pierre, ayant rappelé la résurrection et les apparitions de Jésus, ajoute : « Et il nous a commandé de prêcher au peuple et d'attester que c'est lui que Dieu a établi juge des vivants et des morts [14]. »

Et saint Paul dit à l'Aréopage : « Dieu... a fixé un

12. Il va sans dire, et les Apôtres, qui savaient la pensée de Jésus, nous en ont expressément avertis (saint Paul, par exemple, en dressant des listes de fautes qui excluent du royaume des cieux), que les œuvres de miséricorde auxquelles le juste juge promet et accordera la récompense ne sont pas les seules œuvres indispensables au salut et que leur omission coupable, si elle suffit, sauf pénitence, à faire perdre le ciel, n'est pas la seule faute qui ait ce résultat.

13. Apoc., XX, 11-15.

14. Act., X, 42.

jour auquel il jugera le monde selon la justice par un homme qu'il a établi pour cela et accrédité auprès de tous en le ressuscitant des morts[15]. »

D'une manière générale, les apôtres ne parlent jamais du retour de Jésus sans dire qu'il viendra pour juger le monde pour faire paraître au jour ce qui est caché dans les ténèbres et révéler les pensées des cœurs. Par lui, Dieu jugera jusqu'aux intentions cachées. « Nous devons tous comparaître devant le tribunal du Christ. Là, chacun doit recevoir le salaire pour ce qu'il a fait de bien ou de mal dans la vie[16]. » Saint Paul, qui écrit ces mots aux Corinthiens, dit à son disciple Timothée : « Je t'adjure devant Dieu et devant le Christ Jésus, qui doit juger les vivants et les morts, et par son apparition et son règne, prêche la parole[17]... »

L'insistance des apôtres explique celle des témoins de la tradition. Les textes des Pères sur le Jugement dernier sont si riches et si nombreux qu'on n'en finirait pas de les rapporter; si unanimes, que c'est presque inutile. Nous avons dit, à propos du jugement particulier, que les Pères négligent de le mentionner explicitement parce que leur attention se concentre sur le Jugement final. Les symboles de foi attestent tous que le Christ « viendra juger les vivants et les morts ». La chose est si claire que ce dogme n'a pour ainsi dire pas été contesté par l'hérésie, durant les premiers siècles, ce qui permit à saint Augustin d'écrire dans *La Cité de Dieu* : « Il n'est personne qui nie ou mette en doute la réalité future du Dernier Jugement par le Christ, tel qu'il est annoncé par les saintes Lettres, sinon celui qui, par je

15. Act., XVII, 30-31.
16. II Cor., V, 10.
17. II Tim., IV, 1.

ne sais quelle incroyable animosité ou cécité, refuse de croire aux saintes Lettres elles-mêmes [18]. »

Nous pouvons passer tout de suite à un bref exposé de la théologie du mystère, élaborée par réflexion sur les témoignages scripturaires et patristiques, et tout entière fondée sur eux.

II. — La théologie du Jugement dernier

Convenances et harmonies.

Sur ce dogme inscrit au *Credo* catholique, l'esprit humain pose des questions. La lenteur à croire s'embarrasse de difficultés.

On comprendrait encore, dit-on, que tous ceux qui seront trouvés vivants au jour du second avènement de Jésus soient jugés ensemble. Mais pourquoi faire comparaître toute la multitude innombrable des morts depuis Adam, puisque le sort éternel de chacun aura déjà été fixé par le jugement particulier et que la béatitude des élus et la damnation des réprouvés aura déjà commencé et déjà tant duré? Qu'est-il besoin d'un nouveau Jugement pour que le corps restauré par la puissance divine entre en participation du bonheur ou de la misère des âmes? Une révélation n'est-elle pas suspecte, qui annonce une chose dont la raison d'être ne se voit pas?

Un instant de réflexion suffit pour découvrir les motifs de cette comparution universelle des hommes devant le Christ, pour être ensemble, en présence les uns des autres, jugés par lui. Le Jugement dernier n'est pas une révision, une mise en question des jugements rendus par la justice et l'amour infaillible et par une dé-

18. *De Civitate Dei*, l. XX, c. xxx, n. 5.

finition sans appel. Ainsi conçu, il serait en effet absurde, indigne de Dieu. Il est la manifestation et la proclamation publiques, et l'exécution quant aux corps, des jugements individuels. Et il se comprend à ce titre.

Jugé individuellement, au terme de sa vie terrestre, tout homme doit l'être encore comme membre de la communauté humaine.

Si tout jugement divin doit manifester la souveraine Majesté, la Toute-Puissance, l'Omniscience, la Sagesse, la Sainteté et la Justice de Dieu, il est clair que ces attributs et perfections se révèlent, resplendissent dans le Jugement dernier du monde d'une manière incomparablement plus éclatante que dans le jugement particulier. Le Jugement dernier glorifie tout spécialement la justice divine. Tous verront comment Dieu rétribue toutes ses créatures raisonnables selon leurs mérites ou démérites, rétablit l'universel équilibre, supprime à jamais toute disproportion entre la vertu et le bonheur, fait cesser le triomphe, qui serait scandaleux s'il n'était provisoire, de l'injustice et du péché, met fin à la « paix du pécheur » qui insultait à la patience des justes, récompense finalement avec de divins excès ceux qui ont eu « faim et soif de la Justice », des tribulations et persécutions qu'ils auront souffertes pour elle. Le Jugement dernier manifeste la gratuité de la grâce — car Dieu, en couronnant les mérites de ses saints, couronne ses propres dons[19] — et la sainteté de la Justice — car la perte des réprouvés n'est imputable qu'à eux. Nous devons, comme l'explique Bossuet, confesser deux grâces, dont l'une laisse l'homme sans excuse devant Dieu, et l'autre ne lui permet pas de se glorifier en lui-même. Le Jugement dernier apparaît comme une grandiose

19. *Et eorum coronando merita, coronas dona tua...* (Préface propre des Saints.)

« théodicée » ou justification de Dieu. Toutes les voies de Dieu sont vérité et justice, amour et miséricorde. Il n'est pas indigne de sa Sagesse d'avoir prévu et décrété cette manière de la montrer à toute créature. Telles sont, prises du côté de Dieu, les « convenances » du Jugement dernier communément expliquées par les théologiens classiques.

Et voici pourquoi les mêmes théologiens estiment qu'il convient à la gloire du Christ-Rédempteur d'exercer ainsi la judicature suprême. Le Jugement dernier, disent-ils, couronnera l'œuvre du Christ. Il y achèvera la ressemblance des justes avec lui-même, en les faisant participer à l'hommage, à la victoire, au triomphe qui lui sont dus. Il y démasquera, devant ses amis, ses ennemis irréductibles et perfides. Méprisé et bafoué dans son amour ici-bas, combattu dans son Église et dans ses saints, il triomphera de ses contempteurs à la tête de l'immense armée de ses serviteurs fidèles. S'étant humilié, dans l'obéissance, par amour, jusqu'à mourir sur le bois, il apparaîtra exalté et glorifié par son Père. Son nom sera proclamé au-dessus de tout nom par l'humanité entière ; tout genou fléchira devant lui par l'élan spontané de l'amour ou par la force contraignante de la justice.

Les raisons de la résurrection militent aussi en faveur du Jugement général. Si tous les hommes ressuscitent ensemble afin que le corps, qui aura participé au bien comme au mal, participe à la récompense et au châtiment, à la béatitude ou à la misère, il faut que ce droit de tout l'homme juste à la vision de Dieu, et l'obligation du damné à l'enfer soient manifestés devant tous les hommes restitués en leur intégrité par la résurrection.

Les actions humaines, bonnes ou mauvaises, saintes

ou damnables, étendent ou multiplient leurs conséquences dans l'espace et le temps, comme la chute d'un corps détermine dans l'eau des ondulations concentriques. « Les tromperies d'Arius et d'autres imposteurs, dit saint Thomas, font pulluler l'infidélité jusqu'à la fin du monde. » La prédication des Douze a agi jusqu'à maintenant; ses effets se développeront durant tous les siècles; et son fruit demeurera toute l'éternité. S'il y a des centaines de millions de chrétiens, c'est parce que les témoins de Jésus ont délivré le message qu'ils étaient chargés de porter au monde. La continuité de la hiérarchie et les efforts actuels de l'apostolat dans l'Église dépendent de ce premier apostolat. Qui peut mesurer le retentissement d'une erreur coupable, d'un mensonge, d'un crime? Si les désirs apostoliques des saints sont plus grands que l'univers, ils ne prévoient généralement pas tout le bien dont leur amour et leur zèle sont le principe. Les faux docteurs et les prophètes d'iniquité ne prévoient pas avec exactitude s'ils les veulent, quelles qu'elles puissent être, les suites de leurs trahisons de la vérité. Que les hommes les aient ou non clairement envisagées, explicitement voulues ou non, qu'ils aient pu les prévoir ou non, ces conséquences se déroulent et s'inscrivent dans l'histoire. Si ceux qui scrutent le passé ne parviennent qu'imparfaitement à discerner les causes des grands événements, s'ils restent surtout impuissants à pénétrer les secrets du cœur des hommes qui ont agi sur le mouvement de l'histoire, ces influences, ces secrets, Dieu les connaît tous. Ne convient-il pas qu'il les révèle et dispose toutes choses de telle sorte que non seulement chacun puisse voir l'exacte portée de ce qu'il a fait et voulu, les conséquences dernières de ses actions et de ses paroles, de ses pensées et de ses désirs, mais les suites des pensées, des paroles et des actes d'autrui.

L'homme, la plupart du temps, n'agit pas seul. Agit-il même jamais seul? Les hommes s'unissent en sociétés de toute sorte, soit pour le bien, soit pour le mal, soit pour le règne de Dieu, soit contre lui, avec une conscience plus ou moins claire des buts qu'ils visent. Le sens de ces efforts communs, de ces collaborations à l'édification de la cité du monde ou de la cité de Dieu ne doit-il pas être dévoilé à tous ceux qui y prirent part, et aux autres? Le sens intégral de l'histoire humaine, des sociétés humaines, travaillées par la grâce de Dieu et par les ruses du Malin, ne faut-il pas qu'il soit un jour produit? Si l'amour et l'humilité des saints n'ont pas besoin d'être stimulés par la perspective de la gloire qui rayonnera alors au front des justes, il n'est pas indigne de Dieu d'avoir voulu que la perspective de la confusion qu'éprouveront les méchants, les rebelles à l'amour, serve de frein à ceux qui, conservant la foi, mais n'ayant que peu de charité, ont besoin de la crainte pour se garder du mal [20].

Ces « convenances » et « harmonies » apparaîtront mieux quand nous aurons résumé l'enseignement commun des théologiens sur les modalités — révélées et de foi, ou théologiquement certaines, ou tout au moins probables et vraisemblables — de ce Jugement divin.

Le Juge [21].

L'autorité judiciaire suprême n'appartient évidemment qu'à Dieu, indivisiblement aux trois divines Personnes. Au Père « Ancien des jours [22] », au Fils, à l'Es-

20. Je n'ai guère fait, dans tout ce rappel des convenances du mystère, que paraphraser le résumé d'Atzberger. (Scheeben-Atzberger, *Dogmatik*, IV, § 424, n. 223, pp. 928-930.)

21. Cf. S. Thomas, *Sum. theol.*, III[a] P., q. 59, *de Potestate judiciaria Christi.*

22. Daniel, VII, 7, 9, 22.

prit dont Jésus dit : « Et quand il sera venu, il mettra le monde dans son tort à propos de péché, et à propos de justice, et à propos de jugement [23]. » Elle appartient au Fils, au Verbe, par « appropriation ». Le Jugement, explique saint Thomas [24], parce qu'il suppose le pouvoir de contraindre et le zèle de la justice, doit se faire en sagesse. Or le Verbe est la Sagesse incréée du Père. « La Sagesse, dit saint Augustin [25], est cette immuable vérité qu'on appelle justement la loi de tous les actes et l'art de l'artiste tout-puissant. Nous-mêmes et toute âme raisonnable jugeons correctement selon la vérité des choses inférieures à nous. De nous, quand nous nous attachons à elle, la vérité seule juge. Quant à elle-même, le Père lui-même ne la juge pas, car elle n'est pas moindre que lui. Et c'est pourquoi, tout ce que le Père juge, il le juge par elle... Le Père ne juge donc personne, mais il a donné tout jugement au Fils. »

Mais en tant qu'homme aussi, le Christ est juge comme il est prêtre et roi. Le pouvoir judiciaire est une des prérogatives de la royauté [26]. Dieu lui a donné ce pouvoir, ainsi que l'affirment expressément Jésus lui-même en saint Jean, saint Pierre et saint Paul [27]. Dieu « lui a donné le pouvoir de faire le Jugement parce qu'il est un fils d'homme », ce qui ne veut pas dire : parce qu'il possède la nature humaine, — à ce compte tout homme serait juge de toute l'humanité, — mais parce que son humanité est investie de la grâce capitale, parce qu'il est « chef du corps de l'Église » et que Dieu a « tout mis sous ses pieds ».

23. Jean, XVI, 8.
24. *Loc. cit.*, a. 1.
25. *De vera religione*, c. XXXI.
26. Cf. Pie XI, Encycl. *Quas Primas*; E. Mura, *Le Corps mystique*, IIe partie, 1re section, chap. VII.
27. Jean, V, 22; Act., X, 42; XVII, 30-31.

Il convient que Jésus-Christ soit juge même comme homme[28], parce qu'il est dans l'ordre que le juge et ceux qui sont jugés aient entre eux conformité de nature; parce que le jugement suit la résurrection, dont le Christ comme homme est le premier instrument, parce que tous les ressuscités doivent voir leur juge, et que les impies, ne pouvant pas le voir dans sa divinité sans devenir à jamais bienheureux, « il reste qu'il se montre à eux, comme aux justes, dans la forme de serviteur[29] ».

Ce n'est pas tout; saint Thomas ajoute : « Comme la gloire de la résurrection est due au Christ, non seulement parce qu'elle convient à sa divinité, à la gloire de son âme, mais parce qu'il l'a méritée par l'humilité de sa Passion, ainsi le pouvoir judiciaire appartient au Christ-homme, non seulement à cause de la personne divine, et de la dignité de chef, et de la plénitude de grâce habituelle, mais encore parce qu'il l'a obtenu par mérite[30] : Il l'a mérité parce qu'il a combattu pour la justice de Dieu, parce qu'il a vaincu et parce qu'il a été jugé injustement. Lui-même affirme dans l'Apocalypse[31] : « J'ai vaincu, et je me suis assis avec mon Père sur son trône. » Or ce trône, au témoignage du psaume, signifie le pouvoir de juger :

> Yahvé siège à jamais,
> il a dressé son trône pour le jugement,
> il juge le monde avec justice;
> Il juge les peuples avec droiture[32].

28. S. Thomas, *loc. cit.*, a 2.

29. « Rectum erat ut judicandi viderent judicem. Judicandi autem erant boni et mali. Restabat ergo ut in judicio forma servi et bonis et malis ostenderetur, forma Dei solis bonis servaretur » (S. Augustin, *De verbis Domini*, serm. ult., c. VII).

30. *Loc. cit.*, a. 3.

31. Apoc., III, 21.

32. Ps. IX, 8-9.

Le pouvoir judiciaire du Christ, que l'on considère sa nature divine ou sa nature humaine, continue saint Thomas[33], s'étend à toutes les choses humaines. A considérer sa nature divine, c'est évident; Dieu créant toutes choses par son Verbe, c'est par son Verbe aussi qu'il juge de tout. A considérer sa nature humaine, on n'a pas de peine à s'en convaincre. D'abord, s'il est vrai que « le spirituel juge de tout[34] », parce que son âme (*mens*) adhère au Verbe de Dieu, combien plus l'âme même du Christ, pleine de la vérité du Verbe de Dieu. En outre, il l'a mérité par sa mort, « car c'est pour cela que le Christ est mort et a vécu, pour être le Seigneur des morts et des vivants[35] ». Aussi bien, dit ailleurs l'Apôtre, « nous comparaîtrons tous devant le tribunal du Christ[36] ». C'est ce qu'annonçait déjà le prophète Daniel[37] : « Et il lui fut donné domination, gloire et règne, et tous les peuples, nations et langues le servirent. » Enfin, le Jugement universel n'est qu'un aspect, un moment, de l'œuvre principale confiée au Christ. Auteur du salut, chargé d'acheminer les hommes à la béatitude, c'est à lui qu'il appartient par son jugement d'y admettre ceux qui en seront dignes, d'en écarter les indignes.

Le Christ-juge apparaîtra dans son humanité glorieuse, visible même aux yeux non glorifiés, ravissante ou terrible, selon l'état des cœurs. Le signe du Fils de l'homme apparaîtra à sa venue. C'est la croix[38], pen-

33. *Loc. cit.*, a. 4.
34. I Cor., II, 15.
35. Rom., XIV, 9.
36. II Cor., V, 10.
37. Dan., VII, 14.
38. Cf. notre article (à paraître) : *Le Retour de Jésus-Christ.*

sent les Pères. Ce signe divin dominera la scène du Jugement. Non plus signe d'actuelle infirmité, mais rappel des souffrances passées du Rédempteur, preuve accablante de la justice de la condamnation de ceux qui auront négligé une si grande miséricorde ou persécuté si injustement le Christ. Les cicatrices du corps glorieux du Sauveur se verront, indices non de faiblesse mais de la vertu souveraine qui le fit, dans la souffrance et la faiblesse, triompher de ses ennemis. Ils rappelleront la mort ignominieuse, non en la mettant sous les yeux comme actuellement soufferte, mais en l'évoquant dans sa réalité passée, au souvenir reconnaissant des justes, à la mémoire épouvantée des coupables pleins de remords [39].

Qui jugera le monde avec le Seigneur?

Le Sauveur communique une certaine participation de son pouvoir de juge aux anges, à ses apôtres, à ses saints. Jésus lui-même annonce que, quand le Fils de l'homme viendra en majesté et en puissance, il aura avec lui ses anges [40]. Il promet à ses apôtres : « Vous siégerez vous aussi sur douze sièges, jugeant les douze tribus d'Israël [41] », c'est-à-dire, comme l'entend la tradition, l'universalité des hommes appelés par le Christ à l'héritage spirituel des douze tribus. Il avertit « la génération perverse et adultère » qui refuse son message, qu'au Jugement dernier elle sera condamnée par les pénitents de Ninive et par la « reine du Midi ». « Les hommes de Ninive se lèveront au Jugement avec cette génération, et ils la condamneront : car ils ont fait pénitence à la prédication de Jonas, et il y a ici plus que

39. Cf. S. Thomas, *Sum. theol.*, Supplément, q. 90, a. 2, ad 2.

40. « Cum venerit Filius hominis in majestate sua, et omnes angeli cum eo » (Matth., XXV, 31; et les textes parallèles).

41. Jean, V, 22.

Jonas. La reine du Midi ressuscitera au Jugement avec cette génération et elle la condamnera, car elle est venue des extrémités de la terre pour écouter la sagesse de Salomon, et il y a ici plus que Salomon[42]. »

La réflexion théologique distingue une triple participation des créatures au Jugement. D'abord tous les anges fidèles et tous les saints témoigneront, par une *comparaison* qui s'imposera aux anges rebelles et aux pécheurs obstinés, entre leur propre malice et la sainteté des bons anges et des justes, de la justice de la sentence divine. Ensuite tous les justes *approuveront* la condamnation des damnés, parce qu'ils en verront l'absolue justice et que leur volonté sera en parfaite et toute spontanée conformité avec celle de Dieu (*participatio approbationis*). Enfin, les apôtres, et peut-être quelques autres saints plus semblables au Christ et aux apôtres par la perfection de leur détachement et pour avoir embrassé la pauvreté volontaire, seront les *assesseurs* les plus proches du Sauveur-Juge (*honorabilis consessio*). Richard de Saint-Victor, saint Thomas et d'autres docteurs inclinent à leur attribuer un rôle actif : Ils aideraient à faire connaître aux jugés les exigences sur eux de la justice divine[43].

Qui sera jugé?

Qui comparaîtra au Jugement? Tous les hommes. « Voici, il vient avec les nuées, et le verra tout œil, et tous ceux qui l'ont transpercé et à son sujet se frapperont [la poitrine], toutes les tribus de la terre[44]. » Il a versé son sang pour tous et procuré à tous les moyens de se sauver par lui, bien que tous ne perçoivent pas effectivement le fruit de son sacrifice rédempteur. Il

42. Matth., XII, 14; cf. Luc, XI, 31.
43. Cf. *Sum. theol.*, Supplément, q. 89 (91), a. 1 et ss.
44. Apoc., I, 7.

convient que tous, absolument tous, soient rassemblés au Jugement au moins pour le voir exalté dans la nature humaine en laquelle il est constitué juge des vivants et des morts[45].

Qui sera jugé et en quel sens? « Tous, explique saint Thomas, seront jugés, en ce sens que tous recevront la juste rétribution des mérites de leur vie. Mais les mérites n'ont à être passés au crible du jugement que s'ils sont mêlés. Ceux qui, sur le fondement de la foi édifient « de l'or, de l'argent, des pierres précieuses[46] », se donnent tout entiers, ardemment, au service de Dieu, dont la vie ne présente aucun mélange notable d'œuvres mauvaises, — leur cause est jugée d'avance. Il en est de même de ceux qui ont renoncé au monde pour ne s'occuper que de Dieu. Ceux-là seront sauvés, mais non jugés, c'est-à-dire non condamnés. En ce sens, nous lisons dans saint Jean : « Celui qui croit en lui [le Christ] n'est pas jugé. » Ceux qui, sur le fondement de la foi édifient « du bois, du foin, de la paille », entendons ceux qui aiment encore le monde et s'embarrassent dans les affaires terrestres, sans pourtant rien préférer à Jésus-Christ, cherchant même à racheter leurs péchés par l'aumône, dont la vie, mélange de mérites et de démérites, est discutable, ceux-là seront jugés et d'ailleurs sauvés[47]. »

Quant aux hommes qui ont obstinément refusé de croire, dont la vie est un tissu d'œuvres mauvaises et qui sont morts dans l'impénitence finale, leur condamnation est acquise. Ils seront jugés et condamnés. Et voilà pourquoi Jésus dit en saint Jean : « Celui qui ne croit pas est déjà jugé. »

45. C'est l'argument de saint Thomas et la traduction presque littérale de son texte (Supplément, q. 89, a. 5).
46. I Cor., III, 12.
47. S. Thomas, Supplément, q. 89, a. 6 et 7.

Les enfants morts sans baptême et sans péché comme sans mérites personnels, paraîtront sans doute au Jugement, non pour y être à proprement parler jugés, mais pour voir, eux aussi, la gloire du Sauveur-Juge et avoir la révélation de la justice et de la sagesse des voies mystérieuses de la Providence.

Les anges déchus, condamnés depuis leur révolte, seront jugés aussi en ce sens, dit saint Thomas[48], qu'ils recevront publiquement un surcroît de châtiment pour leur acharnement à séduire les hommes, comme les bons anges, les anges gardiens, trouveront un surcroît de joie dans le salut achevé de tous les prédestinés qu'ils auront assistés ou gardés.

Quel sera le jugement?

Sur quoi serons-nous jugés? Sur tous nos actes : intérieurs et extérieurs, sur toutes nos omissions[49]. Un verre d'eau froide donné à un pauvre au nom de Jésus-Christ ne restera pas sans récompense[50]. Mais il sera rendu compte de toute parole oiseuse[51] et des pensées les plus secrètes du cœur. « Tout ce qui est caché paraîtra[52]. » « Au terme, dit saint Jean de la Croix, vous subirez l'examen sur l'amour[53]. » Cette formule condensée se justifie par la place de l'amour dans la loi

48. *Ibid.*, a. 8.

49. Cf. la sentence du jugement dans saint Matthieu, xxv : « J'ai eu faim et vous ne m'avez pas donné à manger... »

50. « Et quicumque potum dederit uni ex minimis istis calicem aquae frigidae tantum in nomine discipuli : amen dico vobis, non perdet mercedem suam » (Matth., x, 42).

51. « Dico autem vobis quoniam omne verbum otiosum quod locuti fuerint homines, reddent rationem de eo in die judicii. Ex verbis enim tuis justificaberis et ex verbis tuis condemnaberis » (Matth., xii, 36).

52. « Quidquid latet apparebit » (Prose *Dies irae*).

53. « A la tarde te examinaran en el amor » (*Les avis, sentences maximes*, 150, édit. D. Chevallier, p. 207).

nouvelle; parce que, dans le premier commandement qui est d'aimer Dieu, et dans le second, semblable au premier, qui est d'aimer le prochain, se résument la loi et les prophètes [54]; parce que l'amour est la plénitude ou l'accomplissement de la loi [55] et le lien de la perfection [56], parce que rien ne sert de rien sans la charité, et que la charité, par elle-même et par tout ce qu'elle suppose [57], suffit à tout. La formule abrégée de saint Jean de la Croix rejoint la prophétie de Jésus en saint Matthieu sur les considérants du Jugement dernier. Le Sauveur ne parle que de l'accomplissement et de l'omission des œuvres de miséricorde, la vertu la plus immédiatement liée avec la charité.

Mais comment s'accomplira ce jugement par le Christ et ses assesseurs, de toutes les actions, paroles et pensées de tous les hommes?

Si nous avons fait effort, en traitant ici-même du jugement particulier, pour écarter toutes les images de prétoire, tout anthropomorphisme juridique, ce n'est pas pour les réintroduire en nous imaginant le Jugement dernier selon le type et le modèle des procédures d'ici-bas. Il faut emprunter à la langue humaine ses vocables pour exprimer même les choses célestes, mais prendre

54. « In his duobus mandatis pendet universa lex et prophetae » (Matth., XXII, 40).

55. « Ne soyez à personne redevables de rien, si ce n'est de vous aimer les uns les autres; car celui qui aime le prochain a accompli la loi. Car : « Tu ne commettras point d'adultère; tu ne tueras « point; tu ne déroberas point; tu ne convoiteras point », et s'il est quelque autre commandement, tout cela est résumé dans cette parole, à savoir : « Tu aimeras ton prochain comme toi-même. » La charité ne fait point de tort au prochain; la charité est donc le plein accomplissement de la loi » (Rom., XIII, 8-10).

56. Col., IV, 14.

57. I Cor., XIII.

garde de rabaisser celles-ci en pensant que nos mots soient jamais aptes à les exprimer convenablement. C'est sous une forme transcendante que nous retrouvons, au Jugement général comme au jugement particulier, les moments et les étapes des jugements humains. Pour les tribunaux de la terre, dont les juges — qui savent ou sont censés savoir le Droit — ne savent d'emblée ni les faits, ni les auteurs, ni leur degré de responsabilité, enquêtes et interrogatoires, actes d'accusation, témoins à charge et à décharge, serments, plaidoiries, réquisitoires, délibérations, renvois, délais, appels, sont nécessaires. Devant le juge omniscient tous ces préparatifs, tout ce labeur, tous ces instruments sont superflus, toute incertitude, toute hésitation est inconcevable. Le livre qui, selon le langage imagé de l'Apocalypse, est ouvert [58] au Jugement dernier, n'est autre que la connaissance divine, communiquée sans réserve au Christ comme homme, de ceux qui sont appelés à la vie, ou bien encore c'est une lumière divine par laquelle tout vient à la connaissance de tous, et chacun se rend compte de ce qu'il est et mérite devant Dieu. « Il faut, dit saint Augustin, entendre par ce livre une vertu divine grâce à laquelle chacun se ressouviendra de toutes ses œuvres, tant bonnes que mauvaises, les verra toutes en un instant (ou en une durée peu appréciable) afin que la science accuse ou excuse la conscience, et qu'ainsi tous les hommes soient rétribués en un moment. Si cette vertu est appelée livre, c'est qu'on y lit en quelque sorte tout ce qu'on se souvient d'avoir fait [59]. »

58. Apoc., xx, 12 et passim.

59. *De Civitate Dei*, l. XX, c. xiv.

N'est-ce pas ce qu'insinue saint Paul : « Leur conscience rend le même témoignage, ainsi que les pensées qui, alternativement, les accusent ou aussi les défendent : on le verra au jour où Dieu

L'idée de saint Augustin est devenue commune aux théologiens. Par cette illumination divine chacun connaît ou voit toute sa vie passée, toute son activité morale, toutes ses pensées, toutes ses paroles, toutes ses œuvres et toutes ses omissions, les prévenances de la grâce, sa fidélité ou son infidélité, la mesure de ses mérites ou démérites, le degré de béatitude qui lui est dû ou l'ampleur du châtiment qu'il a mérité, sa place dans le ciel ou en enfer, même s'il n'a pas déjà expérimenté la rétribution. L'intensité, la vivacité, l'amplitude merveilleuse des souvenirs de ceux qui ont cru le dernier instant de leur vie venu et qui, contre tout espoir, ont échappé à la mort, peuvent faire pressentir, de très loin, ce que sera, au Jugement, l'effet de cette illumination soudaine, inexorable. Selon plusieurs théologiens, chacun connaîtrait aussi, par la vertu de cette illumination, ce qui concerne les autres. Et c'est dans cette hypothèse que nous nous sommes placé en parlant des « convenances » du Jugement dernier. Même les péchés des saints qui eurent besoin de conversion et de pénitence, seraient manifestés au monde entier, non pour l'humiliation et la honte des pécheurs devenus des saints [60], mais pour la louange et la gloire de la divine miséricorde qui les tira de l'abîme, du Rédempteur qui expia leurs péchés. Mais si les péchés de tous sont révélés à tous, combien

jugera les actions secrètes des hommes par Jésus-Christ, selon mon évangile » (Rom., II, 15-16).

60. Les saints voudraient que leurs anciens péchés fussent connus de tout l'univers, pour que Dieu qui les leur remit fût davantage glorifié en sa miséricorde. Le livre d'une sainte Angèle de Foligno contient à cet égard des textes particulièrement révélateurs. Ce n'est qu'un exemple. En écrivant ses *Confessions*, prototype du genre, saint Augustin montre bien qu'il ne redoute pas la publication de ses fautes. La Providence, en ménageant un tel succès à ce livre, témoigne qu'il peut être dans ses intentions que les péchés des saints soient connus, même des pécheurs impénitents et réprouvés.

plus, à la confusion des méchants et à la joie des saints les triomphes de la grâce et les fidélités des justes et des élus!

Que sera la sentence?

La sentence du jugement particulier de l'âme n'avait pas à être prononcée. La sentence collective, dont Notre-Seigneur nous a dit la formule et les considérants, le sera-t-elle? De grands Docteurs comme saint Augustin, suivi par la très grande majorité des théologiens et notamment par saint Thomas d'Aquin, pensent que ces paroles ne seront pas proférées oralement, mais perçues intérieurement dans toute leur portée et leur irrésistible efficacité. Elles seraient donc comme ces paroles « substantielles » dont parlent les mystiques, qui s'impriment dans l'âme à une bien plus grande profondeur que les paroles extérieures, et qui opèrent ce qu'elles signifient.

« Alors, dit Jésus en saint Matthieu, les iniques iront au châtiment éternel, mais les justes à la vie éternelle. » Les élus, dont les âmes jouissaient déjà de l'enivrante vision divine, et les nouveaux élus, prendront, en corps et en âme, possession de leur demeure dans la maison du Père. Les damnés dont les âmes étaient déjà détenues dans l'enfer, condamnées à l'éternelle privation de Dieu, commenceront à pâtir dans leur corps même les effets de leur juste réprobation.

Le Jugement dernier clora l'Histoire, comme sa prophétie achève l'Écriture. A l'autre extrémité du temps, il répond à la création qui inaugure le temps et dont le récit ouvre la Bible. Finissons nous-même comme nous

avons commencé en citant Péguy, dans *Le mystère des saints Innocents*. Il fait dire à Dieu :

Dans l'Ancien Testament la création est au seuil,
Au commencement qui est le commencement du monde.
Et dans le Nouveau Testament le Jugement est à la fin,
Le Jugement qui est proprement le contraire de la création,
Le pied opposé, qui est proprement une contre-création
Car dans la création j'ai fait le monde
(Temporel),
Et dans le Jugement je le défais.
Ainsi le Jugement est proprement le contraire et ce qui
[balance la création
Ce que l'on peut mettre, ce qui est en face de la création.
. . . . . .

Et la création fut une sorte d'ouverture du temps et de fermeture, en quelque sorte, de l'éternité.

Or le Jugement sera proprement la fermeture du temps
Et la totale et la définitive
Réouverture de l'éternité [61].

Benoît Lavaud, O. P.
Fribourg (Suisse).

61. Péguy, *Le mystère des saints Innocents*, pp. 168-169, 174.

A la source des larmes

L'effusion des larmes qui, chez l'homme, signifie généralement la douleur, prend encore en deux cas un sens plus profond qu'il peut être bon de scruter.

Le mystique, lorsqu'il lui arrive de se pencher sur le mystère des créatures, sent parfois sourdre en lui ce fleuve amer qui demande à jaillir. De l'existence du don des larmes comme fruit de la grâce d'union, la vie des saints nous est un long témoignage. Rappelons seulement les derniers jours de saint Augustin : « *Cum discessum a vita sibi instare intelligeret, Psalmos David qui ad poenitentiam pertinent, in conspectu positos, profusis lacrymis legebat. Solebat autem dicere, neminem, etsi nullius sceleris sibi conscius esset, committere debere ut sine poenitentia migraret e vita.* » On peut voir par la restriction de cette dernière phrase que la componction exigée par le mourant d'Hippone n'est pas *seulement* celle d'une pénitence personnelle. Après quarante-trois ans de sainteté, purifié depuis longtemps des souillures de sa vie charnelle, c'est une douleur non seulement bien plus universelle qu'il invoque — la prise en charge des péchés du monde —, mais encore bien plus radicale, inviscérée au point où la blessure originelle rejoint l'abîme propre de la créature. Écho dans la voix d'Augustin des pleurs de David : « Je suis

1. Leçons du bréviaire romain au 28 août, second nocturne.

devenu pareil au pélican de la solitude, à l'oiseau nocturne dans son domicile — mes jours s'en sont allés à l'ombre... Tout périra, mais Toi Tu demeures ; et comme un vêtement tout s'en ira vieillissant ... mais Toi![2] »

Mais il nous faut lever les yeux vers un exemple souverain. Il est rapporté dans les Évangiles que sur la fin de sa vie publique, en deux circonstances peu éloignées l'une de l'autre, Jésus pleura : dans l'instant qui précéda la résurrection de Lazare[3], et le jour du triomphe des palmes, à l'aspect de Jérusalem[4].

Autant il serait impie, et plus vulgaire qu'impie, d'invoquer dans le premier cas un phénomène d'émotion contagieuse, autant il est légitime de marquer à quel point la sympathie hautement, simplement humaine agit ici sur le cœur de Jésus. Après les Juifs eux-mêmes que ces larmes frappèrent, on aime y voir un témoignage de l'amitié personnelle que le Christ avait pour Lazare. On doit pourtant songer que Jésus n'ignorait pas ce qui allait suivre : ce mort, son ami, dans un instant revivra; Il n'est venu que pour le ressusciter, Il a tardé à venir pour avoir à le faire. Rien d'irréparable par conséquent : je ne pleure pas ce que j'ai perdu à l'instant que je suis sûr de le retrouver.

Il y a bien plus à vrai dire, et le regard de Jésus porte beaucoup plus loin que le cadavre de celui qui fut Lazare. Ses larmes jaillissent d'une source bien plus profonde que celles des Juifs ou de Marie même. Ce n'est pas un mort qu'Il approche, c'est *la mort* même qu'Il expérimente en cette dernière rencontre avant un

2. Ps. CI, 7, 8, 27, 28.
3. Jean, XI, 35.
4. Luc, XIX, 41.

prochain Vendredi, la mort, ultime recés de cette misère qu'il assume, misère propre à l'homme entre tous les esprits, et qui, mieux que rien autre, signifie la créature.

Aucune infirmité en cette horreur[5] qui l'envahit, mais le frémissement d'une nature qui, parce qu'hypostatiquement unie à l'Incréé, perçoit à son maximum, sous l'instinct de l'Esprit, cette connaturalité de l'homme avec le néant qu'Il n'a pas elle-même récusée. Même de ce point de vue il n'est, certes, pas indifférent que l'expérience soit faite à propos d'un ami[6] : en La-

5. Le verbe ἐμβριμᾶσθαι, exprime une sorte d'horreur, se rapportant comme dit l'École à l'appétit irascible, non au concupiscible. Il est employé à plusieurs reprises dans les Évangiles avec le sens d'une menace (Matth., IX, 30; Marc, I, 43; Vulgate : *comminatus*) ou d'un blâme (Marc, XIV, 5). Ce n'est pas de peur qu'il s'agit ici, mais d'horreur, et d'une horreur d'autant plus puissante que la nature humaine du Christ avait plus d'être, était plus éloignée du néant. Au jardin la peur même viendra s'y joindre, et sur la croix un sentiment de déréliction dont nous n'avons pas idée.

6. Rien d'indifférent d'ailleurs en l'inimitable récit de saint Jean. Après le dialogue avec les disciples qui représentent ici à la fois la bonne volonté et l'incompréhension, Jésus rencontre Marthe qui personnifie la foi et lui fait confesser la résurrection. La Foi introduit la Sagesse (Marie), et pour ceux qui identifient la sœur de Lazare avec la pécheresse de Luc, VII, il est émouvant de penser que les larmes du Seigneur sur Lazare répondent suivant un ordre divin à celles dont Marie avait baigné ses pieds. Au dernier souper de Béthanie il n'y aura plus de larmes, mais seulement le nard que, devançant l'histoire sans s'en douter, Marie répand sur l'humanité du Sauveur « en vue de sa sépulture » (Jean, XII, 3-8); ainsi, le lendemain (Jean, XII, 12) la foule sans s'en douter davantage devancera dans l'ordre du visible le triomphe de la Résurrection. A partir de ce moment, Marie, l'âme la plus unie, après celle de Notre-Dame, au mystère de la Mort de Dieu, passe dans l'obéissance à l'Esprit de l'exercice du Don de Science à celui du Don de Sagesse, et le dimanche matin la myrrhe qu'elle emporte lui sera inutile : le chapitre de la sépulture est fini, la Vie éternelle commence. « Femme, pourquoi pleurer ? » Et à cette voix du Verbe qui, par-dessus le sépulcre, la *nomme* pour l'éternité, elle recon-

zare c'est toute l'humanité, aimée d'amitié, dont Il perçoit le goût de mort, comme au jardin, toutes larmes dépassées, c'est elle toute en lui qui suera le sang, et sur la croix aura le cœur ouvert.

C'est au même ordre d'interprétation qu'il faut, semble-t-il, rapporter les pleurs de Jésus sur Jérusalem. Interpréter le texte de la tendresse du Sauveur pour sa patrie terrestre n'est pas en fausser le sens, mais peut être le diminuer : en fait ce que le Christ a sous les yeux ce n'est pas seulement la cité de tours et de murs « cujus participatio ejus in idipsum », mais le lieu le plus saint du monde, le seul lieu en ce monde où le Père ait voulu pendant des siècles être adoré. Le Christ, comme on sait, vient de répondre aux Pharisiens, scandalisés des louanges royales à Lui dédiées par le peuple : « Je vous le dis en vérité, s'ils se taisent les pierres mêmes crieront! » Et surgit à ses yeux la ville. Son cœur éclate : « Si tu connaissais toi aussi du moins en ce jour ce qui ferait ta paix! » La Paix, c'est lui-même, comme l'a annoncé Michée, comme le proclamera bientôt saint Paul. Mais ne faut-il pas en vérité que les choses s'accomplissent, et que le Fils de l'Homme soit crucifié et pour qu'Il soit crucifié que Jérusalem demeure aveugle ? « Maintenant ces choses demeurent cachées à tes yeux. » Mystérieuse et inéluctable loi du scandale, troublante pour le Christ lui-même, prolifération dans le réseau de l'histoire de l'incohérence du

naît l'Amour. Alors *Noli me tangere*, puis cette longue absence où elle expérimente la Vie, comme dans le contact elle avait expérimenté la Mort.

La tradition nous rapporte que, passée la mer, elle devait venir féconder à nouveau de ses larmes un coin de campagne française. Mais à vrai dire son *histoire* est finie, puisque dans le sacrement de la Rédemption elle a vraiment en quelques jours vécu toute sa Vie.

premier péché. « Ils ne laisseront pas de ton enceinte pierre sur pierre, parce que tu n'as pas reconnu le temps où tu as été visitée. »

Ainsi l'objet des pleurs de Jésus demeure-t-il l'abîme de la créature, non plus manifesté en ce retour individuel sur son être de créature qui est la mort, mais en l'obscur enchaînement des nécessités sociales et historiques qui n'enlèvent pas les responsabilités parce que ces nécessités elles-mêmes sont tissées de liberté[7]. En présence de deux cas éminents, celui de la mort d'un ami, celui de la malédiction de son peuple, l'être profond, humain du Christ, sous la motion de l'Esprit qui trouvait en lui infinie docilité, répond par les larmes à la délégation que lui fait l'abîme obscur du créé. Nous croyons qu'il faut y voir le plus haut exemple du Don de Science qui est, au sens de la tradition catholique[8], le don de la connaissance quasi-expérimentale du créé et qui a pour correspondance dans les proclamations du Discours sur la montagne la troisième béatitude : « Bienheureux ceux qui pleurent, parce qu'ils seront consolés! »

7. Aussi bien les grands anciens qui croyaient à la Fatalité n'ont-ils pas cru que la liberté individuelle fût par là abolie. Le *Fatum* l'ἀνάγκη sont dans leur horizon le nom de cet inexplicable où nous voyons l'interférence du péché, de la matière et de l'Amour. A leur façon, ils ont expérimenté là, et d'un cœur quelquefois plus pur, en tous cas moins *habitué* que le nôtre, le fonds même du créé. Il n'y a pas plus de larmes chez Sophocle que chez Racine, mais leur signification est, semble-t-il plus directe, plus obvie chez le premier que chez le second.

8. Ia IIae, qq. 68-70; IIa IIae q. 9. Commentaire de la Ia IIae, q. 68, par Jean de Saint-Thomas (*Les Dons du Saint-Esprit*, trad. R. Maritain, pp. 169-179). Nous disons connaissance *quasi* expérimentale, car l'expérience ici est toute subordonnée à la *connaturalité* établie entre nous *et Dieu* par le Don de Sagesse et la Charité.

Au chapitre VIII de l'Épître aux Romains, qui en constitue le sommet et le centre de rayonnement, saint Paul, ayant conduit ses lecteurs jusqu'à l'assurance de l'Esprit d'adoption qui nous a été donné, propose de cela plusieurs signes. Le premier et le plus mystérieux est cette « attente de la création qui soupire après la révélation des fils de Dieu. La création, en effet, a été soumise malgré elle à la vanité, par celui qui l'y a soumise dans l'espérance qu'elle aussi sera délivrée de la servitude de la corruption pour avoir part à la glorieuse liberté des enfants de Dieu. Car nous savons que jusqu'à maintenant la création tout entière gémit et souffre les douleurs de l'enfantement[9] ».

C'est de la création matérielle qu'il est ici question, mais prise bien visiblement comme type du créé à l'état pur; son témoignage est celui de toute créature, en dehors même de la connaissance et de l'amour. Aucun texte n'est plus directement opposé que celui-ci à tout pessimisme qui ne verrait en la matière que privation et que mal. La créature est assujettie à la vanité contre son gré, et c'est Dieu qui l'y assujettit : car il ne la livre au Prince de ce monde que pour un temps, et afin que le bien en sorte. Saint Paul dit plus bas[10], que pour ceux qui aiment Dieu tout ce qui arrive est un acheminement vers le bien. Et s'il est permis d'affirmer avec le Docteur Angélique que toutes choses ten-

9. Rom., VIII, 19-22.
10. Verset 28.

dent à s'assimiler à Dieu [11], on doit reconnaître dans la matière même une analogie de l'amour. C'est exactement la pensée de saint Paul; d'où l'image de la parturition : la servitude du monde n'est pas vaine, elle lui prépare à lui-même une nouvelle naissance, elle le mûrit pour une splendeur à laquelle il ne pouvait nullement prétendre. Le mystère de l'adoption étend son rayonnement jusqu'aux derniers confins de l'être, parce que dans le Christ c'est tout le créé qui est assumé à l'ordre de la grâce. L'acte par lequel nos sens glorifiés saisiront pour ainsi dire intuitivement Dieu dans les corps [12] trouvera son écho dans une transparence des corps eux-mêmes. La liberté de nos corps c'est que rien n'y empêchera plus l'esprit de passer, et l'esprit inondé de la lumière de gloire pénétrera nos sens *a fine usque ad finem*, en toutes leurs profondeurs et en toute leur portée. La liberté de la création matérielle c'est qu'elle ne fera plus écran à sa Cause, qu'au lieu de solliciter notre désir curieux par le goût de sa caducité, elle offrira à notre amour la pureté de son existence, de l'être qu'à tout instant elle reçoit de son origine.

Jusqu'au jour de la libération des Fils, la création tout entière est esclave. Mais il n'est d'esclavage sans retour que celui qui s'ignore. Et comme il y a dans la matière une analogie de l'amour, il y a en elle une analogie de la connaissance, de la douleur et du désir. Cet obscur sentiment de sa servitude, la nature ne le révèle pas à tous, mais seulement aux saints dont le vœu suprême coïncide avec ce qu'il y a de plus foncier en elle. Le *Sequere naturam* pourrait ici recevoir

11. *Contra Gentiles*, lib. III^us^, cap. XIX-XXI.

12. Saint Augustin, *De Civitate Dei*, cap. XXIX. Cf. l'explication de saint Thomas, I^a^, q. 12, a. 3, ad 2^um^.

une interprétation qui serait un contresens littéraire, mais une grande vérité spirituelle. C'est à peu près ainsi que parlent les maîtres de l'ascèse et de la vie intérieure lorsqu'ils font remarquer que seul entre toutes les créatures l'homme n'obéit pas à sa Cause : c'est alors vraiment qu'il ne suit pas la nature.

Les saints la suivent parce qu'ils l'entendent et la comprennent. Ils l'entendent en eux parce qu'ils font partie eux aussi de la nature et de la création. Ils l'entendent en elle-même en vertu d'une connaturalité toute soumise au principat du Don de Sagesse. Et voici ce qu'elle leur dit : que la créature est double, qu'elle est tournée vers en haut et vers en bas, vers l'Être et vers le néant, qu'il y a deux façons de se comporter à son égard et une seule de l'aimer; qu'on peut la rechercher pour ce qu'elle porte en soi de périssable, de pesant et d'absent tout ensemble, et alors on *s'en sert* ; ou qu'on peut communier avec son acte d'existence qui est un abîme de désir tourné vers la Source éternelle, et alors on la *respecte* et on l'aime. Les saints ayant choisi pour eux-mêmes ont choisi pour tout le reste. Ils ont entendu la voix proclamant que pour sauver son âme il faut la perdre, que la royauté appartient aux doux et la richesse aux pauvres. Et vivant un paradoxe fondé sur une logique au-desssus de toute nature, à l'instant qu'ils cessent d'être au monde ils commencent de s'entretenir avec lui.

Ce que les choses alors se mettent à leur murmurer, c'est leur profonde faim, l'insuffisance qui les habite et les rive. Ces saveurs étranges et suspectes, ce goût d'eaux dérobées et de nourriture inconnue [13] par où

13. Prov., IX, 16.

l'Adversaire qui s'appelle aussi Prince du mensonge les tourne contre leur Cause, elles en découvrent à l'intelligence purifiée le caractère fallacieux. « Nous avons été dupes comme toi, disent-elles à cet homme qui se penche sur leur secret, et nous avons été dupes à cause de toi, pour toi. Ne va pas nous détester pour une faute que nous ne sommes pas capables de commettre, car l'obéissance est notre nature même et il nous est impossible de pécher. Satan a, dit-on, pouvoir de disposer la matière; mais il ne peut rien sur notre être même, l'usage seul lui en est dévolu. Nous sommes aussi bonnes qu'au premier jour quand Dieu nous créa parce qu'Il nous aimait, et nous admira parce qu'Il nous avait créées. Nous n'avons rien perdu de ce qui en nous était éternel, mais à cause de toi et pour ton épreuve nous avons été réduites en servitude, assujetties aux usages du péché. Ne nous en veuille pas, mais plains-nous. Aime-nous, car nous portons les vestiges de l'Amour. Et surtout connais la véritable parole que nous disons tout bas, malgré le vacarme qu'obtient de nous l'orgueil déchu : ne t'arrête pas à nous, car nous n'en valons pas la peine, seul est digne de désir Celui qui nous a faites. Remonte par ce don que nous sommes jusqu'au Don qu'Il se fait de Lui-même à Lui-même, Un et Trois, sans succession, sans défaillance, dans l'Éternité. »

Il les entend et les croit, car déjà travaille en lui avec des gémissements ineffables l'Esprit qui vient en aide à notre faiblesse[14], et goûtant au sein de son épreuve les prémices de cette joie que Dieu goûte en Lui-même, il expérimente aussi l'absence d'où toute

14. Rom., VIII, 26.

créature fut arrachée, l'abîme inférieur dont elle porte le sceau, le mystère de la Création. Tout ce qu'il y avait en lui de rigide, d'apparemment solide et résistant, cède sous la poussée doucement impitoyable du torrent éternel. Il se lève comme quelqu'un qui va recevoir un ordre, élève ses mains parfaitement inutiles dans la nuit de son insuffisance, et suivant l'avertissement du prophète répand son cœur comme de l'eau devant la face de son Seigneur [15].

Et nous, qui ne sommes pas des saints, Dieu nous prépare à sa façon, à notre façon, et tant que la mort au péché n'aura pas fini de nous détacher des créatures, il nous sera bon qu'en des minutes précieuses nous devienne perceptible leur absence au sein de leur beauté. Ce qu'elles nous disent, David l'avait déjà compris : « C'est le Seigneur qui nous a faites et ce n'est pas nous-mêmes! Va, nous ne sommes que douleur tant qu'on nous recherche. Il est permis de nous aimer pour le don que nous avons reçu, pour cette inscription dans la poussière de la lumière et du souffle éternels. Il est beau que nous existions, mais ce qui est bien plus beau encore, c'est que nous ne *sommes* pas et que nous en rendons témoignage. Notre vide rend gloire à l'Amour qui nous a permis de Le désirer. Nous ne savons pas Son Nom, mais nous aspirons à Lui ressembler. C'est pourquoi en nous il y a de la paix, car nous sommes œuvre de sagesse. Ne t'arrête pas à nous, et si tu es avide, que ce soit au moins de la splendeur qui t'est offerte. Détache-toi de nous, passe outre, la Beauté est plus loin, la Lumière est plus loin. Notre repos, c'est que nous ne nous regardons pas nous-

15. Thren., II, 19.

mêmes. Notre joie, c'est que Dieu existe. Et toi aussi, ta Joie est ailleurs, ta Vie est absente, ton Amour te requiert. »

Tel est, semble-t-il, la profonde vérité que rejoint Claudel dans son Art poétique, lorsqu'il nous dit que le temps est « le moyen offert à tout ce qui est d'être afin de n'être plus... l'*Invitation à mourir*, à toute phrase de se décomposer dans l'accord explicatif et total, de consommer la parole d'adoration à l'oreille de *Sigé* l'Abîme [16] ».

Henry Bars.

16. *Art poétique*, p. 57.

Le don de Dieu

La Samaritaine allait puiser de l'eau, occupation bien ordinaire, quand elle rencontra Notre-Seigneur. Ainsi chaque chrétien, dans sa vie de tous les jours, peut rencontrer Notre-Seigneur.

Notre-Seigneur lui dit cette parole qui a fait vivre tant d'âmes : « Si tu savais le don de Dieu et quel est celui qui te parle... » Chacun de nous, à certaines heures, peut entendre cette parole. Elle s'accompagne d'ordinaire d'une autre parole de Notre-Seigneur : « Une seule chose est nécessaire. » Beaucoup sont utiles, mais une seule est nécessaire, sans laquelle d'ailleurs les autres ne sont pas vraiment utiles. Il s'agit de ne pas manquer dans sa vie cet unique nécessaire; il s'agit de ne pas passer ignorants pratiquement du Don de Dieu.

Nous savons que le Don de Dieu, c'est son Fils : « Dieu a tant aimé le monde qu'il lui a donné son Fils unique ». Et l'Apôtre s'écrie : « Béni soit Dieu pour son don ineffable »! Le Don ineffable qui peut être fait à chacun de nous, c'est le Fils de Dieu lui-même. A nous de le recevoir, de l'accueillir comme Marie le reçut la première sur la terre : « *Angelus Domini nuntiavit Mariae...* » Nous aussi, nous avons notre Angelus.

On reçoit le Don de Dieu quand on connaît Jésus-Christ : « La vie éternelle, c'est qu'ils te connaissent, toi le seul vrai Dieu et celui que tu as envoyé, Jésus-

Christ. » La connaissance dont il s'agit ici est une connaissance vitale et aimante. Pour celui qui connaît ainsi Jésus-Christ, Jésus-Christ est tout proche de lui dans sa vie. Il connaît le Don de Dieu. On demandait un jour à un religieux comment on pouvait connaître Jésus-Christ et il répondait : « On connaît Jésus-Christ par l'étude, la prière, l'amour, la souffrance. » Toute la vie est ainsi prise et à vrai dire elle ne nous est donnée que pour cela : « Pour moi, vivre, c'est le Christ, et mourir est un gain. » « Il s'agit pour moi de le connaître, lui et la vertu de sa résurrection, ainsi que la participation à ses souffrances, de lui devenir conforme dans la mort pour parvenir, j'espère, à la résurrection d'entre les morts. »

Cette connaissance vitale de Notre-Seigneur c'est dans la vie la lumière, la chaleur, la force, on peut dire que c'est l'âme de la vie. Voilà pourquoi lorsque cette connaissance s'obscurcit la vie est décolorée. Elle a perdu son âme. Elle n'est plus éclairée ni vivifiée du dedans. Le foyer est désert, la maison n'est plus habitée. Que si, au contraire, le Don nous est rendu, que si à nouveau nous connaissons Notre-Seigneur, notre vie a retrouvé son sens et son âme. C'est en ce sens que l'on peut dire que la vie du chrétien se passe à perdre et à retrouver Jésus-Christ.

Comment connaître le Don de Dieu et comment le conserver, c'est ce que nous voudrions voir. Qu'il suffise, pour l'instant, de citer quelques paroles de Notre-Seigneur qui éclaireront la route :

« Je te rends grâce, Père, Seigneur du ciel et de la terre, pour avoir caché ces choses aux sages et aux habiles et les avoir révélées aux petits. »

« Ne crains pas, petit troupeau, car il a plu à votre Père de vous donner le Royaume. »

« Quant à vous, vous êtes ceux qui, dans mes épreuves, êtes demeurés constamment avec moi. »

LES MAITRES ET LES MODÈLES

Une mystique anglaise du XVII^e siècle

Gertrude More

(*Fin*)

Revenons à la vie intérieure de Dame Gertrude. Elle peut se résumer d'un mot souvent employé par elle et par Dom Baker : ce fut la voie de l'amour, *the way of love*.

> Vit-on jamais, put-on jamais imaginer plus grand amour que celui qui s'élève entre une âme et Vous, ô Majesté divine ? Qui pourrait dire ce qui se passe entre Vous et cette âme ? C'est Vous seul qui pouvez l'instruire, en vérité et perfection, par votre commerce avec elle. O mon Dieu, donnez-moi ce bien du ciel...

Tu ne me le demanderais pas si tu ne l'avais déjà : on pourrait reprendre le mot de Pascal... Qu'elle ait reçu ce bien du ciel, toutes les *Confessiones amantis* en témoignent [45]. L'amour divin s'empara d'elle, sans

45. C'est une suite de méditations et d'effusions, mêlées parfois de vers, qui ont une couleur assez particulière. On y sent la femme

violence, sans transports, mais avec une maîtrise croissante et bientôt souveraine.

Puisque je ne suis pas là où est mon Amour,
Comment me réconforterai-je,
Si ce n'est en chantant cet humble chant d'amour
Que l'Amour demande de moi ?

Partout où je le vois écrit, ce mot d'amour,
Il rend comme un son argentin,
Mais dès que je ne l'entends plus,
Il me semble que je suis perdue.

Comme tous les mystiques, Gertrude More a connu à la fois les joies et les tourments de l'amour divin; ce que le Bx Suso appelle « les jeux cruels » de l'Amour qui se montre et qui se cache :

Quand vous êtes présent, ô mon Dieu, mon cœur se réjouit et chante vos louanges dans la paix; mais quand Vous cachez votre beau visage, mon âme s'obscurcit et se trouble — et parfois elle sombre dans les ténèbres et la misère. Là je demeure souvent longtemps (et vous le permettez justement pour m'humilier); et alors que puis-je faire pour soulever mon âme vers Vous, comme une âme malade d'amour de l'absence de son Bien-Aimé ? Lui parler est impossible, l'abîme est si grand entre Lui et elle; mais elle entend les autres parler de Lui, et cela soulage un peu sa misère, quoique tout lui pèse quand Il est absent. Pourtant, n'a-t-elle aucune consolation ? Non, elle

cultivée, nourrie de l'Écriture et des maîtres spirituels; et en même temps la contemplative, chez qui un texte, un mot, parfois le seul nom de Dieu soulève en un instant toutes les puissances du sentiment et de l'amour. Beaucoup de ces pages font penser à saint Augustin, qui était, avec sainte Gertrude, un des auteurs de chevet de Dame Gertrude. — Un autre caractère des *Confessiones*, c'est que le Christ n'y apparaît guère sous sa figure humaine; l'amour de Dame Gertrude monte directement vers la Majesté divine, la Sagesse éternelle, et ses élans les plus ardents gardent quelque chose d'austère et de très purements spirituel.

peut Lui écrire ou écrire de Lui [46], et si personne ne porte ces pauvres lignes à son Bien-Aimé, elles restent là, pour qu'Il voie, à son retour, combien elle a langui d'amour...

Elle a connu, et plus que d'autres, ces nuits de l'âme, ces attentes angoissées: elle a souhaité, comme sainte Thérèse et tant d'autres, mourir pour rejoindre le Bien-Aimé :

> Si l'amour naturel transporte une âme jusqu'à la déraison, que dirai-je d'une âme que Vous avez blessée de votre pur amour ? O Source de tout amour véritable et de toute douceur, que dirai-je d'une âme qui a goûté combien le Seigneur est doux ? En vérité, elle endure mille morts quand elle se voit si loin de Vous posséder, ô mon Dieu que nul ne peut voir sans mourir... Pourtant Vous l'appelez parfois, soupirant après Vous seul, à un je ne sais quoi que je ne puis dire; et je ne puis exprimer les joies, les délices ineffables où Vous l'admettez quelquefois... Et puis, soudain, Vous détournez votre visage, par sollicitude pour elle, jusqu'à ce qu'elle Vous aime pour Vous seul... Si elle se résigne, faisant de votre volonté sa loi par-dessus tous les désirs de son cœur (assise comme la tourterelle solitaire), Vous reviendrez vers elle à coup sûr, et, même absent, Vous serez là pour écouter ses prières, pour voir les pleurs qu'elle répand de Vous avoir offensé, ô Dieu aimé qu'elle voudrait aimer de tout son cœur, de toute son âme et de toutes ses forces...

Ce sentiment d'un Dieu présent et absent tout ensemble, c'est un de ceux qui ont inspiré aux mystiques leurs plus beaux accents. Il suffirait à nous assurer que Gertrude More a pénétré dans ces régions de grandes ombres à demi lumineuses où les âmes contemplatives vont à la rencontre du Dieu caché. A-t-elle connu les silences complets, du corps comme de l'es-

46. Gertrude More nous dit maintes fois qu'elle écrit pour se réconforter elle-même, pour retrouver, dans ses moments de désolation, le souvenir et l'aide des instants où elle a trouvé Dieu et senti ses faveurs.

prit, qui accueillent la venue du Consolateur? Fait-elle allusion à de tels états dans des passages comme celui-ci, entre autres :

> Oh ! combien fréquemment et confidemment ces âmes s'envolent en Vous, et comme elles sont étonnées souvent de voir votre douceur infinie et votre aimable beauté ! Rien ne leur est si présent que leur Seigneur et Dieu. Oui, mon Dieu, l'amour produit dans une âme humble une telle connaissance de Vous que pendant un moment elle ne voit, elle ne sent, elle ne pense rien d'autre que Vous. Mais ceci ne dure qu'un instant ici-bas, et subit bien des interruptions par suite de la lutte entre notre esprit et ses trois ennemis, le monde, la chair et le démon.

Il semble bien, n'est-ce pas, qu'il y ait là l'écho d'une expérience intime. Mais Gertrude More garde son secret. Elle ne se raconte pas, elle ne parle pas aux hommes, mais à Dieu.

Au reste, qu'importe? Contentons-nous de mesurer l'ascension d'une âme. Menée à la vie religieuse sans la connaître et sans la désirer, Helen More, crispée et révoltée malgré elle, commence par marquer le danger d'une sorte de gageure spirituelle. Puis, ayant rencontré le guide qu'il lui fallait, elle s'élance sur le chemin qui mène à Dieu, avec un cœur encore plein de lui-même, mais ardent et généreux. Elle délivre peu à peu ce cœur de la crainte pour le mettre sous le seul joug de l'amour; puis elle le purifie de toutes ses attaches sensibles, elle le dépouille enfin de ses lumières comme de ses désirs, pour l'offrir à un Dieu qu'elle se représentait, d'après l'enseignement de ses maîtres, comme l'Être essentiellement pur et simple. Elle n'est pas une mystique sans le savoir, une de ces âmes qui découvrent Dieu en elle-mêmes par une expérience spontanée, soudaine, inexplicable. Il lui a fallu un maître. Elle a appris de lui une ascèse particulière, un « exercice d'amour» qui convenait à sa nature, et son

principal mérite est de l'avoir soutenu sans défaillance. L'enseignement qu'elle nous laisse à son tour est plus humble sans doute, mais moins intimidant que celui des grands mystiques : c'est qu'il faut apprendre à aimer Dieu. Elle rejoint saint François de Sales : « La volonté n'aime qu'en voulant aimer. »

Cet exercice d'amour, fondé sur une confiance absolue dans le secours divin, Gertrude More l'a défendu magnifiquement contre tous ceux qui, autour d'elle, tenaient en méfiance l'oraison et les voies mystiques :

> De toutes les objections que j'ai entendues, celle qui me passe le plus près du cœur est celle qui veut qu'il soit dangereux de marcher dans le chemin de l'amour, et que l'âme attachée à cette voie soit plus en péril que toutes les autres. Chacun est libre d'affirmer ce qu'il veut. Mais, pour ma part, je veux fermer mes oreilles à de telles paroles, car rien n'est plus droit, plus aisé, plus sûr, plus délicieux que le chemin de l'amour. Pourrait-on lui donner ce nom, si l'âme y cherchait autre chose que Vous seul, mon Dieu ? Et c'est là ce que ces hommes voudraient nous rendre impossible ? Mais en cela, mon Dieu, ils vous font tort, car puisque Vous désirez que les âmes Vous aiment, puisque Vous les avez créées pour cette seule fin, pour que dès cette vie elles se donnent entièrement à l'amour et à la louange du Dieu Très-Haut, comment ce chemin pourrait-il être dangereux, où l'âme n'a d'autre objet que de réaliser votre volonté en toutes choses ? Qui peut douter que Vous l'y aidiez de votre assistance, puisque nous ne pouvons rien par nous-mêmes ?... Oh ! ne permettez donc pas que par de telles frayeurs on amène nos âmes à craindre de marcher par cette noble et aimable voie; donnez-nous plutôt d'espérer et de chanter : « *Dominus illuminatio mea et salus mea : quem timebo ?* »

Elle s'était élevée, sur ce chemin d'amour, à tout le moins jusqu'à un parfait abandon. Par un hasard assez émouvant, sa trente-troisième Confession, la dernière, est une sorte de *Nunc dimittis*, à son insu. Elle

l'écrivait quelques jours avant d'être saisie d'une attaque de petite vérole, qui devait, en moins de trois semaines, la mener au trépas.

Je chanterai votre miséricorde et votre justice tous les jours de ma vie, écrivait-elle, et je souhaiterai toujours que votre Volonté, qui est la Justice même, s'accomplisse entièrement et parfaitement en moi, votre servante pécheresse. Faites-moi vivre aussi longtemps qu'il Vous plaira, ou faites-moi mourir alors que je commence à peine à tendre vers votre amour; envoyez la maladie ou la santé, la mort soudaine ou lente, la pauvreté ou l'abondance, la bonne renommée ou le mépris du monde entier; enfin faites de moi tout ce qui sera pour votre plus grande gloire.

Quelque temps auparavant, dans les strophes qu'elle entremêlait parfois à ses méditations, elle chantait son désir de mourir :

Mon cœur n'a plus qu'un seul désir :
c'est qu'en toute chose, ô mon Dieu,
votre bon plaisir s'accomplisse,
jusqu'à ce que Vous fermiez mes yeux

par la mort, que je souhaite si ardemment,
car elle m'obtiendra enfin
de jouir de mon Dieu, mon Tout,
en un lieu où je serai sûre

que nul à Lui ne me pourra ravir...
Heure bénie, quand viendras-tu
délivrer mon esprit, pour que je puisse aimer
et louer mon Dieu éternellement,

contemplant sa Face glorieuse
avec tous ceux qui l'adorent,
chantant avec eux ses douces louanges,
pour toujours, oh! pour toujours...

Au cours de sa maladie, qui fut courte, mais très pénible, tant à cause de souffrances aiguës que de la grande chaleur qui les aggravait, elle se montra, au dire de tous les témoins, sa cousine Anne More et une autre Sœur qui la soignaient, la Mère Abbesse, le confesseur qui l'assista, parfaitement patiente, et joyeusement résignée à la volonté divine :

> L'heureux exercice d'amour et de confiance [en Dieu], écrit l'Abbesse, qu'elle avait pratiqué avec tant de soin et de fidélité dans sa vie, Dieu Tout-Puissant lui donna la grâce de le poursuivre jusqu'à son dernier soupir. Je venais souvent auprès d'elle pour lui apporter la consolation que je pouvais au milieu de ses souffrances, qui étaient grièves. Mais au lieu d'avoir à la réconforter, j'étais toute réconfortée moi-même de la voir si patiente, si vraiment soumise à la volonté divine en toutes choses, si humblement confiante en la bonté et la miséricorde de Dieu, en un mot si doucement et joyeusement abandonnée à Dieu que je ne sais comment l'exprimer.

Au bout de quelques jours, sentant sa gorge serrée par le mal, elle craignit de ne plus pouvoir parler et demanda à se confesser. Il n'y avait alors dans le couvent que Father Maurus Pritchard, venu d'Angleterre pour remplacer les Pères qui, à ce moment, étaient tous à Douai pour la tenue du Chapitre général.

Ce prêtre était pour elle un étranger. L'Abbesse, par charité, lui demanda si elle voulait qu'on écrivît à Douai : sûrement Father Baker, ou Father Benet Jones, celui qui l'avait conduite à la vie religieuse, seraient heureux de venir la voir.

> « Non, répondit-elle, mais je demande humblement leurs prières. » Elle me dit que si quelque chose avait troublé sa conscience, elle l'aurait dit au prêtre qui avait reçu sa confession, aussi bien qu'à tout autre; et elle semblait avoir été très contente de Father Maurus; il avait fait son affaire (*served her turn*) aussi bien que tout autre homme au monde.

Cependant, la nuit même qui précéda la mort de Gertrude More, deux Pères revinrent de Douai : Father Hull, et un autre que, par méprise d'ailleurs, on lui dit être Father Baker.

> Alors, continue le récit de l'Abbesse, on lui demanda si elle ne voulait pas parler à Father Baker; et elle répondit : « Non. » On lui demanda ensuite si elle voulait parler à l'autre, l'ancien confesseur [Father Hull]. Et elle, parlant un peu plus fort et attentivement, dit : « Non, à aucun homme. » Alors, on lui demanda si c'était Dieu qu'elle voulait, et elle répondit : « Oui, certes », ce qui suffit à nous montrer, il me semble, comme elle mourut avec assurance, s'appuyant entièrement sur Dieu, et ne cessant pas de s'élever vers Lui, selon et autant qu'Il lui en donnait le moyen, sans qu'il parût y avoir d'obstacle entre son âme et Dieu.

Dom Baker, on le voit, l'avait bien dressée à se passer de lui... Il admire beaucoup cette mort, soutenue seulement par l'Esprit intérieur. Puis-je dire ma pensée? Je serais tenté d'y voir plutôt une attitude — oh! devenue naturelle, assurément — l'attitude d'une disciple tellement pénétrée de la doctrine du maître qu'elle ne se permet pas la moindre infidélité, la moindre faiblesse... Eût-ce été faiblesse, que d'appeler auprès de soi ce père spirituel à qui elle n'a cessé de dire qu'elle devait tout? Ces âmes de la première génération du XVII[e] siècle sont décidément cornéliennes. Gertrude More a le souci de sa « gloire », avec je ne sais quelle fierté de grande dame anglaise. « *No man!* » pas d'homme entre Dieu et moi! Dieu lui suffit, je le crois; mais n'est-ce pas parce qu'un homme lui a dit : « Dieu doit vous suffire »? Cette mort hautaine semble appuyée sur une leçon trop bien apprise.

Non, j'ai tort sans doute. Mais que j'aurais aimé voir un éclair de joie sur ce visage lorsqu'on vint dire à Gertrude More que Father Baker était là. « Qu'il entre... » Elle lui sourit : « Dieu est bon, qui a permis

cette dernière rencontre... » Agenouillé près de la mourante, comme il remercie Celui qui lui a donné cette âme pour la conduire à Lui ! Et qu'ils pouvaient bien mêler leur action de grâces, dans la pure douceur d'une amitié voulue de Dieu!

*
* *

C'est par le témoignage de cette vie qu'il faut juger la doctrine de Dom Baker : elle en est le reflet fidèle. Doctrine et méthode semblent dominées par trois idées essentielles.

I. Le fondement d'une vie intérieure, c'est la prière, la prière d'union à Dieu. Le reste, mortification, règle, obéissance, n'est vivifié que par là, n'a de sens que par et pour l'union à Dieu. De même, la pratique des vertus : inutile d'essayer de l'établir sur une ascèse proprement dite; c'est la prière seule qui nous fait connaître Dieu et nous-mêmes, Dieu dans sa grandeur, nous dans notre misère, et qui peu à peu nous met dans le chemin de toutes les vertus actives, en attendant les vertus infuses que Dieu seul peut mettre en nous. Pour une âme qui en a reçu l'appel, il n'y a donc qu'une méthode ascétique, c'est l'oraison mystique.

II. Cette prière essentielle doit, le plus tôt possible, quitter la méditation proprement dite pour arriver aux actes d'amour ou d'acceptation, d'abord volontaires, puis de plus en plus spontanés, intérieurs, dégagés non seulement des sens, mais même de la volonté agissante et tendue : la contemplation est à la fois quiétude et simplicité, rassemblement du moi dans ce « centre de l'âme » où elle se soumet, dépouillée de ses activités propres, à l'action divine. Dieu est simple, et s'unir à Lui est un *exercise of simplicity*.

Le couronnement de cet exercice, c'est Dieu faisant

lui-même tout l'ouvrage et ne demandant plus que le *fiat* de l'âme. Dom Baker n'aborde guère ces régions de la mystique passive; il se contente d'indiquer que c'est là le but de la contemplation, et que Dieu y appelle souvent , de son plein gré, les âmes où Il a mis cette « propensity », si on leur apprend à la cultiver. Jusqu'ici, Dom Baker est en parfait accord avec tous les maîtres, comme avec l'expérience générale des mystiques.

III. Le troisième principe de Baker n'est sans doute pas moins orthodoxe; mais il y a tellement insisté, il l'a poussé jusqu'à des conséquences si absolues, qu'on a pu légitimement suspecter sa doctrine, en tout cas la soumettre à un examen sévère. Ce principe, c'est que l'Esprit-Saint est et doit être, en toute circonstance, le seul Maître de l'âme contemplative. Axiome que tous les maîtres ont reconnu, en théorie, mais dont Baker fait une vérité d'ordre pratique et quotidien :

> Quand Dieu appelle une âme à la vie religieuse, particulièrement dans un Ordre contemplatif, son intention est de la rendre parfaite par la conduite et les inspirations divines, auxquelles elle doit être attentive et obéir... On ne doit lui enseigner qu'une seule chose : comment elle pourra discerner les inspirations divines, et y répondre. Quand une âme faite pour cette vie a bien appris cela, elle est satisfaite, et elle voit qu'elle ne saurait avoir plus haut Maître ou meilleure doctrine. Elle ne cherche donc plus de maîtres au dehors, à moins que son inspiration intérieure ne l'y pousse.

Et toujours, il insiste :

> Quelle lumière faut-il à l'âme pour tendre à Dieu et jouir de Lui ? Assurément, la divine lumière intérieure, l'obéissance à l'appel divin [47]. Si elle n'agit ainsi, elle de-

47. *Divine calls* : le mot revient si souvent chez Baker qu'il a voulu le définir. « *Call* veut dire la parole, ou le travail, ou l'action de Dieu dans une âme. On emploie d'autres termes pour signi-

meure aveugle et impuissante. Sa propre lumière naturelle, ou celle qu'elle peut obtenir des hommes, n'est qu'obscurité, et tout à fait insuffisante pour la mener à Dieu. Même s'il s'agit de ses supérieurs... aucun conseil, aucune méthode, aucune direction ne lui servira, si ce n'est pour la disposer à observer l'appel intérieur et à y répondre... En fait, rien ne dégoûte plus une âme contemplative que d'écouter des paroles, des exhortations qui limiteraient, qui empêcheraient la liberté de l'âme, qui la surchargeraient de pratiques qui ne sont pas d'obligation, sans tenir compte de ce pour quoi l'esprit a un attrait ou un appel, qu'il s'agisse de l'oraison ou de tout autre exercice.

Deo et sibi relinquatur... Bien d'autres que Dom Baker l'ont pensé, l'ont enseigné aux âmes qu'ils avaient à diriger. Mais, semble-t-il, avec précaution, après avoir acquis la certitude qu'ils n'avaient plus qu'à s'effacer devant le Maître intérieur[48]. Baker pose le principe et en veut l'application immédiate. Sa théorie de la direction est formelle :

> Les directeurs qui ne renvoient pas l'âme au Maître divin sont aussi changeants, aussi divisés entre eux dans leurs instructions qu'ils sont instables dans leurs fonc-

fier la même chose : inspiration, impulsion divine, admonition, intimation de la divine volonté, etc. Si l'on se place au point de vue de l'âme, on emploiera des termes correspondants, — e. g. conformité à la volonté divine, obéissance à la voix, à l'appel intérieur... » En voulant préciser, Baker n'a-t-il pas rendu la notion plus confuse ? *Divine will*, c'est un fait, une réalité, à la fois en Dieu et en l'âme; *divine call*, cela peut être, au moins dans l'âme, une illusion. Toute la question est là.

48. Lorsque le P. de la Colombière quitte Marguerite-Marie pour passer en Angleterre, et qu'elle se trouble et s'afflige de perdre son soutien, elle entend Dieu lui dire : « Hé! quoi! est-ce que je ne te suffis plus, moi qui suis ton principe et ta fin ? » Elle se rassure : « Il ne m'en fallut pas davantage pour tout lui abandonner. » Mais c'est une âme qui a fait ses preuves, et qui jusque là a toujours fait contrôler ses grâces les plus éclatantes par sa Supérieure ou son confesseur. Celle-là peut désormais s'assurer sur Dieu seul.

tions[49]. Ils sont ici aujourd'hui, ils seront ailleurs demain; et dans leurs instructions, dans leurs réponses aux difficultés qu'on leur propose, il n'y a que diversité et contradictions. Les âmes ainsi guidées n'arriveront jamais à la perfection de la doctrine ou de la vie... En fait, aucun homme, si spirituel soit-il, ne peut guider l'âme comme il faut dans les matières indifférentes. Et Dieu n'a pas l'habitude de l'éclairer entièrement pour ce dessein. C'est à l'âme elle-même qu'Il donne communément sa lumière, quoique parfois cette lumière l'incline, dans tel ou tel doute, à recourir à un guide extérieur; et alors souvent Dieu éclaire celui-ci pour donner le conseil qu'il faut... Ainsi c'est toujours l'Esprit divin qui est le guide immédiat et principal de l'âme.

Et, assimilant le travail de Dieu dans l'âme et la réponse qu'elle y fait au royaume de Dieu, qui n'est nulle part qu'en nous :

Ceux-là donc sont blâmés par l'Évangile qui disent : « Le royaume de Dieu est ici ou il est là », qui enseignent, comme on fait communément aujourd'hui, que le royaume de Dieu, ou la voie des parfaits, consiste en tel ou tel exercice intérieur ou extérieur que nous ne faisons qu'avec nos sens; qui enseignent les âmes suivant leur propre idée, et substituent en elles leurs inspirations aux inspirations divines. Ah ! non, sûrement, le royaume de Dieu ne peut venir ainsi !... Les maîtres qui suivent leur propre expérience ou leurs idées personnelles ne sauront jamais trouver ce qui répond aux besoins de leurs disciples. Il n'y a que le Maître divin qui enseigne ce qu'il faut, aisément et clairement, en toute circonstance, étant toujours présent, car Il est la Lumière elle-même, toujours prête à se donner. C'est ce que voulait dire le Prophète : « Le Seigneur me conduit, et rien ne me manquera » (Ps. XXII, 1).

Les Supérieurs, s'il s'agit de religieux, ne sont guère mieux traités par Dom Baker que les directeurs :

49. Il faut dire que c'était bien vrai chez les Dames de Cambrai.

Un Supérieur qui négligerait ou mépriserait les inspirations [intérieures] et qui les tiendrait pour fantaisies (*rubbish*), agirait contrairement à la volonté divine, à l'intention de la sainte Église, et à l'état religieux. Son principal souci doit être, au contraire, de promouvoir et faciliter de telles inspirations plutôt que de les traverser. Ainsi saint Benoît dans sa Règle ne permet pas à l'Abbé de régler à son gré les choses extérieures, dont il est pourtant dans une certaine mesure souverainement maître; mais il doit en toutes choses avoir la Règle pour guide. Mais la Règle, quoique bonne et sainte, n'est qu'une institution humaine. Si donc il est illégitime pour le Supérieur de s'écarter de la Règle, combien davantage d'exercer son autorité et commandement sur les inspirations et impulsions de l'Esprit divin dans une âme ?[50]

Devant des affirmations aussi absolues[51], accompagnées parfois d'un esprit de pugnacité envers certains hommes qu'il juge maladroits, certaines théories qu'il estime nuisibles, l'orage que souleva Dom Baker ne s'explique que trop. Souvenons-nous, d'autre part, que la plume de Baker ne se surveille point; elle est rapide, imprudente; elle revient sur des formules un peu vives, les reprend, les met au point[52]. Il faut prendre de la

50. Baker appuie souvent sa doctrine sur la Règle et sur l'esprit de saint Benoît. Je n'ai pas compétence pour apprécier s'il les interprète correctement et ne les tire pas un peu à lui. Il a été justifié par ses propres Supérieurs, cela doit nous suffire. Des Bénédictins modernes, Dom Knowles, Dom Weld-Blundell, tout en faisant quelques réserves, s'accordent à témoigner de son orthodoxie bénédictine.

51. D'autres passages semblent plus désinvoltes encore. Tel celui-ci : « Dame Gertrude se servait pourtant des hommes comme Dieu le voulait, recevant par eux les moyens de la grâce, les sacrements et les rites de l'Église, *bien qu'elle n'ait jamais mis sa confiance en ceux-ci, ni dans l'usage qu'elle en faisait, ni dans ceux qui les administraient*, mais seulement dans la bonté de Dieu, à qui elle s'abandonnait entièrement. »

52. Ainsi, par exemple, pour l'obéissance aux Supérieurs, dont Baker semblerait souvent faire bon marché. A d'autres pages, on lit ceci : « Notre sainte Règle et nos Constitutions servent à nous

hauteur pour le juger équitablement : tous ces méandres finissent par faire une ligne droite et sûre. La théorie des *Divine calls*, en particulier, n'est pas faite pour les myopes; elle demande une mise au point à la ligne d'horizon, si je puis dire.

Et puis, Baker lui-même a pris soin d'y apporter des restrictions.

D'abord, pour abandonner une âme à sa lumière intérieure, il exige certaines conditions :

> L'usage pratique d'une telle obéissance aux inspirations divines, écrit-il, ne saurait se concevoir sans une habitude sérieuse de la récollection, sans une prière assez spirituelle pour se dégager de tout ce que Dieu ne demande pas de nous; enfin sans d'autres pratiques de mortification dont j'ai déjà parlé... En d'autres termes, ceux qui ne s'adonnent pas à l'oraison, qui ne se dégagent pas de tout le multiple par une abstraction d'esprit, qui ne

rendre capables de mieux observer les inspirations divines, puisqu'elles règlent les choses extérieures pour la paix de la maison, ce qui rend chaque âme plus libre de vaquer à la parole de Dieu en elle. En outre, la Règle et les Constitutions tiennent lieu des inspirations divines en ce qui regarde les observances extérieures, ce qui dispense l'âme de suivre sa lumière intérieure dans ces observances. L'âme, alors, n'a plus qu'à se conformer à ces observances pour Dieu et pour son obéissance, à l'exclusion de tous motifs inférieurs. » — Ailleurs, dans *Sancta Sophia* (1er Traité, ch. xi) : « Toutes les suggestions, motions ou impulsions intérieures qui se trouveraient contraires ou préjudiciables à l'obéissance extérieure et à la règle... nous devons les mépriser et les rejeter, jugeant qu'elles ne sont que des illusions diaboliques. Oui, il faut s'en tenir à cela, même lorsque lesdites lois, ordres ou observances extérieures sont telles que, à notre jugement privé, elles ne peuvent être propres pour nous ni d'aucune utilité. »

Notre-Seigneur disait à Marguerite-Marie, plus simplement : « Ne fais rien sans l'approbation de ceux qui te conduisent, car Satan n'a point de pouvoir sur les obéissants. » Et encore : « Je suis content que tu préfères la volonté de tes Supérieures à la mienne, lorsqu'elles te défendront de faire ce que je t'ai ordonné. *Laisse-les faire tout ce qu'elles voudront de toi* : je saurai bien trouver le moyen de faire réussir mes desseins, même par des moyens qui y semblent opposés ou contraires. »

se libèrent pas des préoccupations inutiles sur toutes les choses extérieures, sont incapables d'observer et de suivre la lumière intérieure qui enseigne à l'âme ce qu'elle doit entreprendre et ce qu'elle doit laisser tomber, la fin unique qu'elle doit se proposer, c'est-à-dire Dieu, la volonté et le bon plaisir divins.

Encore cette pureté absolue d'intention n'est-elle peut-être pas suffisante. Il faut qu'elle soit aidée, soutenue, par une sorte de « sens spirituel », qui est, bien évidemment, l'œuvre de la grâce. Ici nous retrouvons la *propensity* chère à Dom Baker :

Ces observations, dit-il, ne s'appliquent qu'à des âmes qui ont une *inclination* à la vie intérieure, des sens intérieurs parfaits, et un jugement suffisant pour leur permettre de discerner les impulsions divines, et ce qui est bon, ce qui est le meilleur pour elles.

Il s'agit donc de quelques âmes privilégiées, très rares? Non, pourtant. « On trouve beaucoup de ces âmes — chez les hommes et chez les femmes. » Dom Baker s'appuie sur la parole de Tauler : « Il est aussi aisé pour une âme de discerner la volonté divine que de distinguer la main gauche de la main droite. » Dame Gertrude reprenait souvent ce mot; elle disait : « que de distinguer le soleil de la lune ».

Je le sens bien : résumer, quand il s'agit de Dom Baker, c'est trahir. Sa souple pensée ne se laisse pas enfermer dans des formules rigides. Sa direction des âmes, c'est un esprit plus encore qu'une méthode. Quoi qu'il en soit, d'après tout ce que je viens de dire, son enseignement n'évoque en rien ce que l'on a appelé l'illuminisme. Plutôt ferait-il penser à une sorte de libre examen, transporté sur le plan purement spirituel, et mué en liberté d'esprit des vrais enfants de Dieu. « Si vous êtes menés par l'esprit, vous n'êtes plus sous la loi », disait saint Paul, et répète après lui Dom

Baker[53]. Et non moins volontiers cite-t-il encore cette parole : « C'est l'Esprit lui-même qui rend témoignage à notre esprit que nous sommes les enfants de Dieu[54]. » N'a-t-il pas glissé sous ces textes quelque chose de plus que la protestation de l'Apôtre contre le formalisme de l'ancienne Loi, un je ne sais quoi d'individualisme anglais, un souvenir de ses origines protestantes? Je ne fais que hasarder cette vue. Je ne crois pas d'ailleurs qu'il ait poussé cette attitude plus loin qu'il n'est permis; et l'Église, autorité dernière en ces matières, en a jugé ainsi. Bornons-nous donc à constater que Dom Baker a soulevé ici, avec hardiesse, un problème extrêmement délicat, que non seulement les maîtres de morale, mais aussi et surtout les mystiques, ont eu à résoudre, pour leur part, pratiquement.

Où se situe exactement le chemin de l'âme chrétienne, entre l'obéissance à l'esprit intérieur et l'obéissance à l'Église, représentée par telle ou telle hiérarchie? Pour la plupart d'entre nous, la question ne se pose guère. Pour presque tous les mystiques au contraire, elle s'est posée. Pour eux, ce chemin est une sorte de sentier de crête entre deux précipices : l'esprit d'orgueil et l'esprit de servitude. Il ne s'agit point, encore une fois, de fantaisies du sens propre, d'illuminisme : la liberté que réclame l'âme mystique n'est pas celle de se conduire elle-même, mais d'obéir au Dieu qui la conduit. De François d'Assise à Jeanne d'Arc, de Marguerite-Marie à Bernadette, sans parler de plus humbles destinées, il est arrivé à bien des saints

53. Sous la *loi mosaïque*, voulait dire saint Paul, dans ce mot de l'Épître aux Galates. Le chrétien, dont la vie est toute gouvernée par l'Esprit de Notre-Seigneur Jésus-Christ, échappe à la double servitude de la chair et de la loi formaliste. On surprend ici Dom Baker tirant à lui, en toute bonne foi, le texte de l'Écriture.

54. Ici encore, l'interprétation du texte est assez détournée. Saint Jean de la Croix rappelle aussi cette parole, mais il l'applique seulement à l'âme qui a déjà atteint l'union transformante, et qui peut dire que tous ses mouvements sont mouvements de Dieu en elle.

d'avoir à la défendre contre des représentants de l'autorité à tous les degrés. Eh bien ! dira-t-on, l'obéissance est toujours plus sûre : empêchera-t-elle Dieu d'arriver à ses fins, s'il veut autre chose que les hommes ? Sans doute, mais Dieu laisse agir les hommes, et l'histoire des mystiques est pleine des douloureux conflits nés de la nécessité d'une double fidélité, souvent contradictoire. Et puis, une des fiertés du chrétien est de ne pas connaître l'obéissance servile; il peut et doit résister à un commandement injuste. Si son obéissance doit être cordiale et consentie, peut-il se soumettre, par exemple, à un directeur qui lui commande d'abandonner l'oraison, lorsqu'elle est pour lui le meilleur chemin vers Dieu ? Baker n'a pas voulu dire autre chose. Il l'a dit avec force, avec noblesse — peut-être seulement avec un peu d'âpreté — et sans songer assez aux déformations possibles d'une doctrine qui apparaît, mal comprise, comme une doctrine de facilité, alors qu'elle est en réalité austère et exigeante [55]. Elle ne repose, en effet, que sur l'application constante et intense de l'âme à Dieu, sur un effacement total du moi devant le Maître intérieur. L'âme qui se regarde elle-même peut se tromper; mais celle qui ne regarde que Dieu, Dieu ne la trompe point. Et seul Dieu nous connaît vraiment, seul Il peut nous diriger vraiment. *Noverim Te, noverim me.* Aucune lumière humaine ne vaut celle qui rayonne de la Face de Dieu. Si vous ne cherchez vraiment que Dieu, dit Dom Baker, comment ne serait-il pas périlleux de se confier aux lumières des hommes ?

Où la hardiesse de Baker me paraît plus grande, c'est lorsqu'il affirme que l'âme qui suit cette lumière intérieure marche en parfaite assurance. Ne va-t-il pas ici contre l'expérience des mystiques ? Oui, l'âme établie

55. Dame Gertrude, elle, ne s'y était pas trompée. Un jour, elle dit à Dom Baker : « Je découvre que vous exigez de l'âme autant, sinon plus, que d'autres. »

dans une parfaite humilité reçoit, comme récompense, une sorte de sens spirituel qui ne la trompe guère. « L'homme spirituel est juge de toutes choses. » Sainte Thérèse, tout en énumérant avec soin les caractères qui permettent de distinguer les paroles intérieures surnaturelles des suggestions purement naturelles, admet que le discernement est facile[56]. Aucun mystique, de saint Paul à sainte Catherine de Sienne, de Jeanne d'Arc à la Mère Marie de l'Incarnation, n'a pu désobéir à ces grands commandements intérieurs qui lui imposaient quelque mission spirituelle, ou même d'ordre temporel. Certitude absolue, contre vents et marées, contre toute sagesse humaine. Mais, à côté de ces certitudes magnifiques, combien de doutes, d'angoisses intimes ! Comme on voit les mystiques les plus authentiques s'interroger sur leurs grâces, se demander si elles ne sont pas des illusions, ou des pièges du démon! Le démon n'apparaît jamais chez Baker; je ne sais si le nom même en est écrit dans une de ses pages. C'est qu'il se tient dans une sorte de région modérée, où n'ont accès ni les grandes faveurs divines, ni les grandes tentations. Les âmes qu'il dirige cheminent, comme il a fait lui-même, à mi-côte. Et l'on est tenté parfois de penser que l'assurance où il établit l'âme contemplative de bonne volonté rappellerait — toutes distances gardées — celle des pâles chrétiens qui meurent persuadés d'aller à peu près tout droit en Paradis, alors qu'on voit des saints trembler devant la sentence divine.

Bref, ici comme toujours, la doctrine de Baker demeure un moralisme mystique, exigeant si l'on veut,

56. Pourtant elle n'obéissait jamais aux paroles entendues dans l'oraison sans consulter son confesseur. Quand il donnait un ordre contraire, elle lui obéissait, confiante seulement que « Notre-Seigneur changeait bientôt la disposition de son âme et lui inspirait de me commander la même chose ». Ainsi fit Marie de l'Incarnation pendant des années, avant qu'on l'autorisât de passer au Canada, où Dieu, savait-elle intimement, l'appelait.

mais tempéré, et beaucoup plus qu'il ne le croit, de sagesse humaine. Souvenons-nous qu'il écrivait pour des moniales bénédictines, qu'il voulait avant tout libérer de directions maladroites, d'un « art de prier » trop minutieux et didactique, pour les établir dans une prière libre et cordiale. Qu'il y ait réussi, les faits le prouvent. Que dire, dès lors, contre une méthode qui a eu un plein succès? Baker ne l'impose pas à tous, puisqu'il est l'homme le plus souple et le plus discret. Que ceux-là la choisissent, auxquels elle s'avère profitable. Dans l'ensemble, elle s'appuie sur un très grand respect de l'autonomie de l'âme humaine, et de cette *freedom of spirit* qui seule répond à la bonté de Dieu envers nous. Gracieux appel de Dieu, libre réponse de la créature, c'est la vie même de l'amour[57].

57. On pourrait dire que la direction de Dom Baker se rapproche, sur bien des points, de celle de saint François de Sales. L'une et l'autre font confiance à la nature humaine et à l'amour naturel des âmes droites pour Dieu; l'une et l'autre veulent aider, soutenir, plutôt que violenter, la nature, ne cherchent point à précipiter l'action de la grâce, et se mettent, peut-on dire, à la cadence de chaque âme. « Les purgations et guérisons ordinaires, soit des corps soit des esprits, ne se font que petit à petit, par progrès, d'avancements en avancements, avec peine et loisir », dit l'Évêque de Genève; et c'est tout l'esprit bakérien de la direction. — Sur la question de l'obéissance aussi : « S'il vous advient de laisser quelque chose de ce que je vous ordonne, écrit-il à Mme de Chantal, ne vous mettez point en scrupule, car voici la règle générale de votre obéissance, écrite en grosses lettres : Il faut tout faire par amour, et rien par force; *il faut plus aimer l'obéissance que craindre la désobéissance. Je vous laisse l'esprit de liberté.* » — Mais saint François de Sales se sépare entièrement de Dom Baker en insistant sur la nécessité d'un guide pour l'âme, pour l'âme contemplative en particulier. Il sait d'ailleurs le besoin d'appui qu'ont les femmes; il veut que le directeur soit non seulement un guide, mais un ami; et sa direction est un mélange de liberté et d'autorité qui, à la souplesse de Baker, ajoute la prudence. « Il y a des âmes qui ne veulent, à ce qu'elles disent, être conduites que par l'esprit de Dieu, et leur semble que tout ce qu'elles s'imaginent soit des inspirations et mouvements de l'Esprit... en quoi elles se trompent fort. Car, je vous prie, y a-t-il jamais eu une vocation plus spéciale que celle de saint Paul, en laquelle Dieu lui parle lui-même

Elle s'appuie aussi sur une haute idée de la grâce sanctifiante et de son œuvre dans l'âme. Peut-être, en revanche, ne fait-elle pas une part suffisante aux moyens extérieurs et qualifiés de cette grâce, pour tout dire aux sacrements, à la liturgie, à la vie chrétienne dans et par l'Église. Je veux bien que ce soient là, pour Dom Baker, des vérités implicites, et pour les religieuses, des réalités quotidiennes, sur lesquelles il n'est pas besoin d'insister. Cette discrétion n'en donne pas moins à ses livres je ne sais quelle couleur protestante, qui semble faire de la vertu de religion un simple dialogue privé entre l'âme et Dieu, et de la sainteté même une sorte d'ascension solitaire de l'âme, plutôt que sa participation à la vie du Christ, chef de l'Église, et, par Lui, à celle du Père.

Mais y a-t-il, dans la direction des âmes, des principes absolus, des normes abstraites? Ne s'agit-il pas toujours de cas particuliers? Et n'est-ce pas là surtout qu'il faut juger une méthode à ses fruits? C'est merveille de voir comme une Gertrude More comprit la leçon, l'appel plutôt, qui lui était adressé. C'était une âme qui ne savait comment prendre son essor. L'oiseau qui tremble au bord du nid sent pourtant qu'il est fait pour voler. Baker lui montra le ciel, et lui dit de s'élancer. Ouvrez vos ailes, et Dieu vous portera... En quelques années, cette jeune vie s'éleva vers les hauteurs éternelles.

D'autres aussi témoignèrent de l'efficacité de l'enseignement de Dom Baker. Trente ans après sa mort, le petit troupeau des moniales de Cambrai vivait encore de ses livres et de ses instructions. Un paquet de lettres conservé à la Bodléienne, et daté de 1655, nous

pour le convertir? Et néanmoins ne voulut pas l'instruire, mais le renvoya à Ananie, disant : « Va-t'en, tu trouveras un homme qui te dira ce que tu auras à faire... » Et nous autres penserons être plus favorisés de Dieu que saint Paul, croyant qu'il nous veut conduire lui-même sans l'entremise d'aucune créature? » (*Entretiens spirituels*, XII[e] ent.)

montre les religieuses suppliant le Président Dom Claude White de ne pas leur retirer les livres de Dom Baker. L'opposition continuait donc, mais aussi la ferveur suscitée par ces livres.

Mais on ne saurait limiter le rôle et l'influence de Dom Baker aux murs d'un couvent. Il a aidé à la réforme des monastères bénédictins dans le sens de la vie contemplative[58]. Il est un des artisans de cette réforme sur notre sol, en union avec l'œuvre magnifique des Abbesses de Montmartre, du Val-de-Grâce, de Chelles, Saintes, Bordeaux et ailleurs. Il appartient ainsi à notre belle histoire religieuse du XVII[e] siècle. Et il est bien nôtre encore par certains aspects de son tempérament : par la finesse et la mesure de son esprit; par son humanisme; par ce qu'il sait mettre dans son enseignement d'indulgence apparente, de douceur d'accès, et pourtant d'austérité profonde. Enfin, parce qu'il prend sa place, au-dessous de la zone des grands mystiques, parmi les maîtres de ce moralisme mystique qui a donné chez nous, je crois, ses plus grands livres et sans doute sa plus belle floraison spirituelle.

Paul Renaudin.

58. « Il faut en dire autant de notre Ordre. Tant que nous n'aurons pas fait revivre cette doctrine et que nous ne nous préparerons pas à suivre les inspirations divines et à vivre vraiment d'après cette lumière, intérieurement et extérieurement, *nos soi-disant réformes ne seront que des ombres sans réalité*, elles n'apporteront jamais quelque chose de solide et de vraiment saint. » (Voir tout le chapitre XXIII, dans *The Inner Life of Gertrude More*.)

Le désir de la Vision divine

Nous serons donc admis à contempler cette vision *que l'œil de l'homme n'a point vue, que son oreille n'a point entendue, que son cœur n'a point comprise* (1 Cor., II, 9); cette vision qui surpasse en beauté toutes les magnificences de la terre, l'éclat de l'or et de l'argent, la beauté des bois et des prairies, la splendeur du soleil, de la lune et des étoiles, la beauté même des anges, parce qu'elle est pour toutes ces choses la source de la beauté qui leur est propre.

Que deviendrons-nous donc quand il nous sera donné de contempler cette vision ? Quelle est la promesse qui nous est faite ? « *Nous serons semblables à lui, parce que nous le verrons tel qu'il est.* » La langue s'exprime comme elle peut, c'est à l'esprit de s'élever là où la parole ne peut atteindre. Qu'a pu dire saint Jean lui-même qui approchât de la grandeur de celui qui est, et que pouvons-nous dire nous-mêmes, nous qui lui sommes si inférieurs ? Revenons donc à l'onction qu'il nous donne, revenons à cette onction qui nous enseigne intérieurement ce que la parole ne peut exprimer, et puisqu'il ne nous est pas donné de voir ici-bas, livrons-nous tout entiers aux saints désirs du cœur.

Pour un bon chrétien, la vie tout entière est un saint désir. Or, ce que vous désirez, vous ne le voyez pas encore, mais vos désirs creusent en vous ces profondeurs qui seront remplies lorsque vous verrez l'objet de vos désirs. Vous voulez remplir, je le suppose, une capacité quelconque, vous savez que ce qu'on veut vous donner est considérable, vous élargissez ou ce sac ou cette ou-

tre, ou tout autre objet semblable. Vous savez ce que vous devez y mettre, vous voyez que la capacité en est encore trop étroite, vous l'élargissez pour qu'elle puisse en contenir davantage. C'est ainsi que Dieu en différant l'effet de ses promesses, accroît nos désirs : les désirs agrandissent notre âme et lui donnent une plus grande capacité. Livrons-nous donc à ces saints désirs, puisque Dieu doit remplir toute l'étendue de notre cœur.

Voyez comme saint Paul élargit son âme afin qu'elle puisse recevoir le souverain bien qu'il attend : « *Ce n'est pas*, dit-il, *que j'aie déjà atteint jusque-là, ou que je sois déjà parfait, non, mes frères, je ne pense pas être encore arrivé au but* » (Philipp., III, 12, etc.). Que faites-vous donc dans cette vie, si vous n'avez pas encore atteint le but ? Tout ce que je sais, c'est qu'oubliant ce qui est derrière moi, et m'avançant vers ce qui est devant moi, je dirige tous mes efforts pour remporter le prix auquel Dieu m'a appelé d'en haut. Il déclare qu'il s'avance et qu'il fait tous ses efforts pour atteindre Jésus-Christ.

Il se sentait incapable de recevoir ce que l'œil n'a pas vu, ce que l'oreille n'a pas entendu, ce que le cœur de l'homme n'a pas compris. Telle est notre vie, ce sont les désirs qui nous exercent. Or, les saints désirs seront pour notre âme un exercice d'autant plus utile que nous l'aurons sevrée de tous les désirs de l'amour du monde. Nous l'avons déjà dit, il faut vider entièrement ce qui doit être rempli. Le souverain bien doit remplir votre cœur, répandez tout le mal qui s'y rencontre : Dieu veut le remplir de miel; s'il est plein de vinaigre, où placer le miel ? Il faut verser ce qui se trouve dans le vase, il faut purifier le vase, il faut le purifier par bien des travaux, et à plusieurs reprises pour le rendre digne de ce qu'il doit recevoir.

Dirons-nous que c'est du miel, de l'or, du vin, tout ce que nous disons sans pouvoir atteindre à la réalité ? Tout ce que nous voulons dire, s'appelle Dieu. Et quand

nous prononçons le nom de Dieu que disons-nous ? Ces deux syllabes renferment-elles donc tout ce que nous attendons ? Tout ce que nous pourrons dire sera toujours au-dessous de la réalité; tendons jusqu'à Dieu par les efforts de notre âme, et il remplira notre âme lorsqu'il viendra. « *Nous serons semblables à lui, parce que nous le verrons tel qu'il est.* »

(Saint Augustin, *Comm. sur l'Épître de saint Jean*, Traité IV, 6.)

Vision de Dieu dans les choses

Il est donc possible, il est même très croyable que nous verrons alors les corps sensibles du ciel nouveau et de la terre nouvelle, et que ce ne sera pas sans voir en même temps dans une très grande clarté, par le moyen des corps que nous aurons alors, et que nous apercevrons de quelque côté que nous tournions les yeux, Dieu même présent partout et gouvernant toutes choses, même les corporelles, et nous ne le verrons point comme nous voyons maintenant ce qu'il y a d'invisible en lui, et qui devient visible par la connaissance que les créatures nous en donnent, comme dans un miroir en énigme et en partie seulement, d'une manière enfin où la foi qui nous fait croire a plus d'action sur nous que la vue même des choses corporelles que nous percevons par les yeux du corps. Mais de même qu'en ouvrant seulement les yeux, nous voyons, nous ne croyons pas simplement, nous voyons, dis-je, les hommes vivre et exécuter tous les mouvements de la vie, bien que sans le corps nous ne puissions voir cette même vie que nous apercevons néanmoins par le moyen du corps, sans aucune ambiguïté; ainsi, de quelque côté que nous portions les yeux spirituels de nos corps, nous

verrons, même par ce corps, Dieu incorporel qui gouverne toutes choses. Ainsi donc, ou bien nous verrons Dieu des yeux du corps de même que s'ils étaient élevés à un tel degré d'excellence qu'ils eussent, avec l'esprit, une sorte d'analogie leur permettant de voir la nature incorporelle ; mais il serait bien difficile, impossible même de montrer par aucun exemple ou par aucun texte des Écritures qu'il en est ainsi; ou bien, hypothèse plus facile à comprendre, Dieu sera pour nous si clair et si visible, qu'il sera vu des yeux de l'esprit, par chacun de nous, en chacun de nous, vu par l'un dans l'autre, vu en lui-même, vu dans le ciel nouveau et dans la terre nouvelle et dans toutes les créatures qui existeront alors, vu aussi par le moyen du corps dans tout objet corporel, de quelque côté que les yeux du corps spirituel dirigent leurs regards. Nos pensées mêmes seront transparentes pour les autres, et alors, se trouveront accomplies ces paroles de l'Apôtre : « *Ne jugez point avant le temps, jusqu'à ce que le Seigneur vienne exposer à la lumière ce qui sera caché dans les ténèbres, et produire au grand jour les plus secrètes pensées du cœur, et alors chacun recevra de Dieu la louange qui lui est due* » (I Cor., IV, 5).

(Saint Augustin,
Cité de Dieu, l. XXII, ch. XXIX.)

Dans la vision béatifique, tout désir sera comblé

Dans la félicité qui provient de la vision divine, tout désir humain sera comblé, conformément à cette parole du psaume CII, verset 5 : « *C'est lui qui comble de biens tes désirs* », et tout l'effort humain trouvera là

sa consommation. On peut le montrer en entrant dans le détail des choses.

C'est, en effet, un désir de l'homme, créature intelligente, de connaître la vérité, et c'est ce que les hommes obtiennent en se livrant à la vie contemplative. Or, cela se réalisera souverainement et en toute plénitude, quand, au contact de la première Vérité, tout ce que l'intelligence désire naturellement connaître lui sera révélé.

Il y a aussi dans l'homme un désir qui le porte à organiser, selon qu'il jouit de la raison, toutes les choses qui lui sont inférieures, et il y réussit par l'effort de la vie active et de l'activité civile. L'objet principal de ce désir est de disposer toute l'existence humaine conformément à la raison, c'est-à-dire selon la vertu puisque le but de tout homme vertueux, en agissant, est de procurer le bien qui concerne sa vertu même, comme le but de l'homme fort est d'agir fortement. Or, ce désir sera pleinement satisfait quand la raison aura acquis sa pleine vigueur et sera mise par l'éclat de la divine lumière dans l'impossibilité absolue de s'égarer.

La vie civile s'accompagne à son tour de certains biens qui sont nécessaires pour agir dans la société, par exemple l'éclat des honneurs, qui rend superbes et ambitieux ceux qui y aspirent désordonnément, mais qui est porté à son optimum par la sublimité de la vision divine, puisque par elle les hommes sont exaltés jusqu'à une sorte d'union avec Dieu. C'est pourquoi, comme Dieu est le roi des siècles, ainsi appelle-t-on rois les bienheureux qui lui sont unis. « *Ils régneront avec le Christ* » dit d'eux l'Apocalypse (ch. xx, ℣. 27).

Autre chose encore est objet de désir dans la vie civile, à savoir la renommée ou célébrité, par quoi les hommes qui y aspirent désordonnément sont dits avides de vaine gloire. Or, par la vision dont nous parlons, les bienheureux sont rendus célèbres non selon l'opi-

nion des hommes, qui peuvent être trompés et tromper, mais dans la très véridique connaissance de Dieu et de tous les élus. Aussi cette béatitude est-elle fréquemment désignée par l'Écriture sous le nom de gloire, par exemple dans le passage du psaume CXLIX où il est dit : « *Les justes exulteront dans la gloire.* »

Enfin une chose qui est encore désirée dans la vie civile, ce sont les richesses dont l'appétit désordonné rend les hommes avares et injustes. Mais dans la béatitude attendue, tous les biens sont en surabondance, du fait que les bienheureux y jouissent de Celui qui comprend en soi la perfection de tous les biens.

C'est pourquoi on lit dans le livre de la Sagesse (ch. VII, ℣. II) : « *Tous les biens me sont arrivés avec elle* » et dans le psaume III, verset 3 : « *La gloire et la richesse habitent sa maison.* »

Un troisième désir de l'homme lui est commun avec les autres animaux : c'est de jouir des plaisirs. Les hommes cherchent à se satisfaire en ce point par une vie voluptueuse, qui, excessive, les rend intempérants et incontinents. Or ce qu'il y a dans la félicité éternelle, c'est une délectation très parfaite, aussi élevée au-dessus de celle des sens, dont jouissent aussi les animaux, que l'intelligence est élevée au-dessus du sens, que le bien dont on jouit est au-dessus de tout bien, et plus intime, et plus continuellement délectable, enfin d'autant plus que cette délectation est plus pure de tout mélange de tristesse ou d'inquiétude. C'est d'elle qu'il est dit au psaume XXXV, verset 9 : « *Ils s'enivrent de l'abondance de ta maison, et tu les abreuves au torrent de tes délices.* »

Pour finir, il existe un désir naturel commun à tous les êtres, qui est de se conserver autant qu'il est possible, désir qui, immodéré, rend les hommes timides et prompts à s'épargner dans l'effort. Ce désir sera pleinement satisfait quand les bienheureux jouiront d'une perpétuité parfaite, pour toujours à l'abri de tout ce qui

pourrait leur nuire conformément à ces paroles d'Isaïe (ch. XLIX, 10) et de l'Apocalypse (ch. VII, ℣. 16) : « *Ils n'auront plus ni faim, ni soif; ils marcheront, et le soleil ne frappera plus sur eux, ni aucune chaleur accablante.* »

Ainsi voit-on que par la contemplation divine les êtres intelligents trouvent la vraie félicité, celle qui apaise tout désir et en laquelle est contenue cette pleine suffisance de tous les biens qui selon Aristote est requise pour le bonheur. C'est ce qui fait dire à Boèce que la béatitude est un état que rend parfait l'assemblage de tous les biens.

Dans la vie présente, rien ne ressemble davantage à cette suprême et parfaite félicité que la vie de ceux qui contemplent la vérité autant qu'on le peut en ce monde. C'est pourquoi les philosophes, n'ayant pu s'élever à la pleine connaissance de la félicité suprême, ont placé la dernière félicité de l'homme dans la contemplation qui nous est ici-bas accessible. Et c'est pour cela encore qu'entre tous les genres de vie l'Écriture recommande de préférence la vie contemplative, selon cette parole du Maître en saint Luc (ch. X, ℣. 42) : *Marie a choisi la meilleure part* (à savoir la contemplation de la vérité) *et elle ne lui sera pas enlevée.* En effet, si la contemplation de la vérité commence en cette vie, c'est dans la vie future qu'elle s'achève, alors que la vie active et la vie civile ne dépassent pas les termes de cette existence.

(Saint THOMAS D'AQUIN,
Summa contra Gentiles, III, ch. LXIII.)

BILLET D'APOSTOLUS

Usage de l'angoisse

A l'heure la plus troublante de la crise passée, le 28 septembre, La Vie Spirituelle *se demandait ce qu'elle allait devenir : on voyait monter au ciel les signes de la grande tribulation, on pouvait tout redouter. Et naturellement la revue décidait de continuer plus que jamais, parce que plus que jamais les âmes auraient eu besoin de solides nourritures. C'est le privilège des spirituels d'être préadaptés aux situations les plus pénibles et de se trouver portés jusqu'à la profondeur de l'actualité. Les drames de la conscience qui divisent tant des nôtres, qui nous divisent même parfois nous-même contre nous-même, — quand il s'agit d'interpréter les choses et de juger ce qu'il aurait fallu faire ou ne pas faire, — ces drames, dis-je, sont atténués par une sérénité plus haute et par la confiance que Dieu mène le tout. C'est le moment de relire les grands prophètes d'Israël. Que notre famille spirituelle grandisse et qu'il en sorte des âmes saintes, fussent-elles inconnues à jamais, même à elles-mêmes : ces âmes agiront sur Dieu, en faveur de leur pays et de la paix.*

Mais, pour ne perdre aucun fruit de l'expérience, revenons à cette semaine critique de la fin septembre. Examinons-nous. Comment avons-nous agi, pensé, senti, influencé? N'y a-t-il pas de la réforme à introduire dans nos cœurs et dans nos mouvements d'âme? Quelle règle suivre les jours d'angoisse?

La première des règles du temps d'angoisse concerne l'imagination, cette maîtresse d'affolement et de trouble. Dans ce temps-là, toutes les puissances de ce monde tendent à exciter nos angoisses naissantes, la presse tout d'abord dont c'est la pâture, et qui fait or de l'émotion des foules. On distingue la vraie et la fausse nouvelle, et l'on a raison; mais toute nouvelle instantanée est fausse par quelque endroit. Pour être bien informé dans un jour de crise, il faudrait pouvoir placer et classer les nouvelles dans un champ qui permette de mesurer leur importance relative; il faudrait surtout connaître tous les facteurs à la fois, ce qui ne serait possible qu'à une conscience surhumaine. L'inconvénient de la presse, même la meilleure, est de donner du retentissement à l'inquiétude et par là de l'irriter, de la propager, de la prolonger par l'imagination, de créer l'état de trouble dans le moment même où on devrait l'atténuer ou l'abolir. C'est là que triomphe l'âme chrétienne : ne pas tout croire sur lecture; attendre à demain pour parler d'aujourd'hui; ne pas accorder trop d'importance à ce qui excite; ne pas tenir des propos inutiles et alarmants. Surtout ne pas croire au pire, ne pas s'y résigner et ne pas l'aimer en secret, ne pas se laisser tomber dans l'idée d'inévitable, comme l'homme naturel n'y est que trop porté; il est des heures de défaillances où, tout le raisonnable ayant paru échouer, il semble que le bien ne pourra jaillir que de l'excès du mal, et que Dieu se réserve de parler au milieu de la tempête. Non, ce n'est

pas là l'attitude de l'homme intérieur. Non gaudet super iniquitate. Congaudet autem veritati.

Il est vrai que l'angoisse subsiste au milieu de toutes ces précautions. Elle tient surtout à ce qu'on est hanté malgré soi par des images d'avenir. Bossuet donne quelque part ce conseil : « Supposer le pire que l'on puisse supposer et se jeter à l'aveugle dans le sein de Dieu. » Je ne le suivrai pas sur ce point. Car cette supposition du pire risque de tendre à l'excès les ressorts de notre être et de lui faire affronter d'avance un danger que Dieu n'a pas voulu. Les saintes femmes se demandaient qui soulèverait la lourde pierre, et en arrivant au sépulcre elles la virent roulée et le tombeau ouvert. L'Événement, quand il arrive, apporte avec lui une grâce qui nous donne la force d'y faire face. Et on a remarqué cela jusque dans l'ordre naturel; mais il ne sert de rien de faire des répétitions générales ou de grandes manœuvres. Au jour venu, on fera tout simplement son devoir.

Ceci ne veut pas dire que la précaution soit inutile. Mais les mesures de sécurité doivent être déliées de l'idée d'une fatalité dans le péril. L'extrême-onction n'est pas la mort; la mobilisation n'est pas la guerre; et l'assurance contre l'accident n'amène pas l'accident. Combien de pauvres âmes en péril de mort ont été privées des derniers secours parce qu'on n'a point voulu les effrayer par la visite du prêtre! Reste de superstition et de mentalité primitive : on imagine qu'une précaution contre le danger appelle le danger par une sorte de magie sympathique. Les chrétiens sont prémunis contre ces fantômes. Vivant dans le temps et néanmoins au-delà, ils

tendent à réaliser cet équilibre de la prévoyance malgré tout détachée et de la précaution calme. Il n'est pire danger que celui dont on n'a pas voulu parler; c'est la surprise en guerre qui est l'arme la plus poignante, car c'est la seule qui atteigne, derrière le corps, l'âme.

Et, malgré tout, ne sois pas trop stoïcienne, âme chrétienne! Malgré tous les essais de vertus, l'angoisse demeure, et elle te trouble encore. Et quare conturbas me? Quare? *Pourquoi? Mais tout simplement pour exercer ta patience, pour te faire consentir à ta faiblesse, si vite oubliée, pour que tu communies avec la misère de tes frères les hommes qui n'ont pas tous les secours de ta foi, pour que tu participes aux angoisses de Jésus-Christ, la veille de sa Passion, après la Cène, dans le Jardin. Mais, souviens-toi qu'il y a comme deux parts dans l'angoisse (comme dans toute épreuve) : celle du* tourment, *qui vient de toi-même, de ta défiance, de ton égoïsme, de ton propre amour, charge inutile que tu ajoutes à la vraie peine et qui est d'autant plus lourde que celle-là n'apporte pas de grâce avec elle. Et, d'autre part, celle de la* souffrance, *qui vient de Dieu, qui est proportionnée avec nos forces d'aujourd'hui, avec cette charge de malice qui suffit au jour. La souffrance n'est point cause de trouble : angoisse sereine, angoisse qui n'atteint pas la haute partie de l'âme, même si elle occupe tout le reste; angoisse qui facilement se change en prière, ou plutôt qui est elle-même cette prière.*

APOSTOLUS.

Notre enquête

L'opposition entre « paroisses » et « mouvements spécialisés » et son plan de solution

Dans l'apostolat catholique, les paroisses gardent plus que jamais leur raison d'être; mais les mouvements spécialisés sont désormais rigoureusement indispensables. Telles furent les premières conclusions générales de notre enquête.

Il nous faut, cette fois, reconnaître loyalement quels heurts peuvent se produire entre paroisses et mouvements spécialisés, et quels principes permettront de les atténuer, sinon de les supprimer.

La réalité de l'opposition entre paroisses et mouvements spécialisés

Nous analyserons donc avec précision l'opposition entre « paroisses » et « mouvements », espérant que cette lumière dissipera à jamais un malentendu trop réel en beaucoup de paroisses de France. Ayant le devoir de parler clair, personne ne nous en voudra de notre franchise, quand nous poserons en détail les diverses raisons de la gêne. Les unes tiennent aux personnes, et l'on en devrait facilement venir à bout; les autres, aux tâtonnements d'une période de transition, et elles sont un simple corollaire de l'évolution des méthodes d'apostolat.

La paroisse était devenue presque partout, convenons-en, une monarchie absolue. La puissance du curé était fonction du nombre des paroissiens, des œuvres. Que cette conception ait eu ses bons côtés en d'autres temps, nous n'en voulons pas discuter; qu'elle soit désormais hors de mise nous semble aussi certain.

En tout cas, les mouvements spécialisés apportaient à la puissance du curé deux sortes de limitations : ces jeunes prétendaient avoir la responsabilité et en grande partie l'initiative de leur mouvement; l'autorité religieuse dont

ils se réclamaient n'était pas nécessairement paroissiale. Par leur aumônier fédéral, ils se rattachaient à l'évêque du lieu; par leur aumônier général, à l'épiscopat réuni.

Avouons que pour un curé bien établi dans sa monarchie paroissiale, cela semblait usurpation. Il se rappelait la condamnation du Sillon. Il entendait bien maintenir à tout prix ses droits. Il s'opposerait à ce mouvement qui pouvait dévier; ou bien il y exercerait à tout prix son autorité; il y imposerait, par zèle ou par amour-propre, sa présence et ses méthodes, au risque de briser l'élan.

Certains aumôniers de section sont agités ou maladroits

Bien des aumôniers de section, du moins dans les débuts, aggravèrent les inquiétudes du curé ou justifièrent son humeur. Le plus souvent, le vieux clergé est très susceptible. Mais que l'on veuille bien entrer dans ce formalisme, tenu avant guerre pour la bonne éducation, et bien des difficultés s'aplanissent.

Il est juste de reconnaître que, sauf le cas où le curé est aumônier de sa section paroissiale, la situation est délicate. S'il est vicaire dans la paroisse de la section, l'aumônier ne doit pas oublier que le curé est chef de paroisse, qu'il faut obtenir de lui la permission à tout le moins tacite de travailler paroissialement dans le sens des mouvements spécialisés, qu'il ne faut pas diviser la paroisse contre son gré, même pour un excellent motif. S'il est étranger à la paroisse de la section, curé ou vicaire d'une paroisse voisine, prêtre hors ministère, l'aumônier prendra facilement l'air d'intrus, s'il ne sait pas gagner par ses égards, sa mesure, son succès, son effacement, la pleine confiance du curé.

Dans tous les cas difficiles, que l'aumônier de section n'agisse pas de lui-même, mais qu'il prenne le conseil de l'aumônier fédéral et qu'il se fasse couvrir par lui.

Tel aumônier fédéral a pu manquer de doigté ou de « discrétion »

Il ne faut pas s'illusionner. Il y a très peu de parfaits aumôniers de section. La formation cléricale, même orientée vers les anciennes formes de ministère, ne prépare que médiocrement au rôle d' « assistant » des mouvements spé-

cialisés. On n'exagérerait sans doute pas en affirmant qu'un aumônier de section sur trois a bien l'esprit et applique correctement les méthodes des mouvements.

Dans ces conditions, le rôle supplétif de l'aumônier fédéral est considérable. L'aumônier de fédération doit se substituer jusqu'à un certain point aux aumôniers locaux, faire lui-même des réunions régulières dans les paroisses, acquérir un ascendant direct sur les jeunes paroissiens, si le curé n'est pas très ouvert ou très gagné, des heurts sont inévitables. Or il s'est trouvé que tel de ces « évêques au petit pied », comme disent certains curés, n'ait pas su faire pardonner sa jeune autorité. Hautain, cassant, entier, il n'a pas compris qu'on ne manie jamais les hommes sans entrer plus ou moins dans leur jeu, qu'on ne les met en tout cas dans le sien qu'en leur témoignant des égards, en leur rendant des services pour eux plus importants que la formation de leurs gars, en gagnant peu à peu leur cœur. L'amitié fait beaucoup plus que l'autorité. A vouloir des résultats immédiats, l'aumônier fédéral qui ne tient pas assez compte des curés, compromet pour longtemps l'action profonde,

La mise au point des méthodes spécialisées n'est pas encore achevée

L'aumônier fédéral malheureux a d'ailleurs ses excuses. On l'a « bombardé » en ses fonctions sans lui donner les loisirs de se préparer. Pour lui, comme pour l'aumônier de section, on improvise. C'est à pied d'œuvre qu'il devra faire ses classes, en tâtonnant.

Si encore les directives du mouvement qui l'habilite étaient précises et adaptées ! Mais l'apostolat spécialisé est pratiquement né d'hier. Ses méthodes, même pour le mouvement le plus ancien, sont encore loin d'être au point. Méthodes générales, elles ne valent pour telle région qu'avec des adaptations. Pour les mouvements récents, la transposition du jocisme réussit partiellement, mais il faut bientôt recentrer le mouvement sur les nécessités propres au milieu.

Le curé, qui a tout de même plus d'expérience que les jeunes, sent bien ces faiblesses, a conscience de ces balbutiements. Sans lui donner le rôle d'assistant de section, on eût peut-être gagné à le consulter, à profiter de sa connaissance des œuvres et des hommes.

L'éternel conflit entre l'expérience et la vie

Nous touchons là à l'un des points les plus douloureux de l'effort nouveau. « Une génération est toujours en réaction contre la génération précédente », me disait un jour le savant helléniste qu'est le chanoine Diès. C'est vrai plus que jamais de la génération montante. Le rythme d'évolution du monde s'est accéléré : matériellement, le monde s'est plus transformé durant les cinq dernières décades que pendant les cinq siècles qui précédèrent la révolution. Si intelligent que l'on soit, si soucieux de rester jeune, on vieillit vite, et l'expérience dont on se targue ne cadre plus avec les situations nouvelles. Or dans beaucoup de régions la différence d'âge entre curés et aumôniers de section est excessive : jeunes et vieux ne parlent en rien le même langage. Au lieu de chercher, chacun de son côté, des terrains de conciliation, chacun s'arcboute sur ses positions, et l'on vit en conflit déclaré ou latent.

De nombreuses exceptions à cet état de fait existent heureusement. Il est des curés, même très âgés, qui ont gardé un cœur et un esprit de jeunes. Leur expérience ne leur sert qu'à mieux comprendre les difficultés de leurs auxiliaires, et leur permet d'intervenir avec sagesse pour les aider. Il est de jeunes vicaires, bouillonnant de vie, qui savent adapter leurs pas à l'ensemble des nécessités paroissiales, et enrichir leur propre expérience, la seule qui soit expérience en définitive, des conseils avisés de leurs anciens.

En un certain sens,
le mouvement spécialisé gêne la paroisse

Si les jeunes voulaient tenir assez compte du fait paroissial, bien des heurts seraient évités. Dès qu'un membre oublie le corps, tout le corps souffre. La paroisse a besoin des paroissiens pour le culte et pour les « œuvres ». Quand le mouvement, sous prétexte de sa nouveauté, de ses disciplines propres et des droits de la vie, s'affirme sans autre souci que le souci égoïste de son propre succès, il compromet gravement tout le bien qu'il pourrait par ailleurs accomplir.

Un compromis raisonnable sera le plus souvent nécessaire, et pour le maintien de l'activité paroissiale générale, et pour le succès des mouvements.

Les deux reproches les plus courants faits par la paroisse aux mouvements spécialisés sont d'arracher les jeunes aux offices, faute d'autant plus grave que leur présence y est plus édifiante et leur concours aux chants et aux cérémonies plus précieux; et d'arracher aux « œuvres » leurs dirigeants. Ces reproches sont fondés. Il s'agira de hiérarchiser les meilleurs biens à obtenir, pour la paroisse ou pour l'Église. La libération d'un militant régional, privant une paroisse de son meilleur apôtre, peut être en définitive un mal nécessaire qu'un curé à la foi très vive pourra seul accepter.

Car c'est dans le regard de foi que doivent se régler tous ces conflits, se concilier toutes ces oppositions.

La conciliation n'est possible que par une juste notion, vraiment théologique, de l'Action catholique

Ayant eu à plusieurs reprises l'occasion de traiter avec assez d'ampleur de l'apostolat moderne devant d'assez nombreux confrères appartenant à divers diocèses, et exerçant dans le ministère les fonctions les plus variées, j'ai été frappé du peu de liaison que mettent la plupart des prêtres entre leur vie théologique et leur vie active.. L'Action catholique leur apparaît uniquement comme la série des organismes nationaux rattachés de quelque manière à la rue du Chevalier-de-la-Barre et couronnée par l'organisme central qui y a établi ses bureaux. Ces confrères pourront chercher, par discipline, à appliquer des consignes qui leur viennent de Paris. Je doute qu'ils y réussissent avec beaucoup de bonheur.

L'Action catholique bien entendue n'est autre chose que le mouvement universel vers Dieu par le Christ

Étymologiquement, l'Action catholique est le mouvement universel vers Dieu par le Christ[1]. Il est regrettable que

1. Nous nous proposons de développer plus au long, dans de pro-

les auteurs aient trop oublié cet aspect dynamique et universel d'où l'Action catholique doit tirer sa mystique même.

« La fin de l'Action catholique, déclarait Pie XI le 4 février 1931, coïncide avec la finalité même de l'Église[2] » et il ajoutait le 19 avril de la même année[3] :

« Où aboutit, où doit aboutir l'Action catholique? Quel est le champ de son apostolat? »

On peut sans crainte répondre qu'elle doit pénétrer partout; en d'autres termes, son champ d'action est partout où sont en jeu la gloire de Dieu, le bien des âmes, la raison, le jugement autorisé entre le bien et le mal, la loi de Dieu, l'application de la loi de Dieu.

Évidemment, il n'est pas question ici de limite de temps et de lieu, il n'y a pas de limite matérielle qu'on puisse fixer; cela revient à dire : « Partout et toujours. »

Ailleurrs[4], le Souverain Pontife, pour faire ressortir le caractère obligatoire et universel de l'Apostolat, affirme que « quiconque aime Dieu ne peut faire moins que de vouloir que tous l'aiment, et quiconque aime véritablement le prochain ne peut faire moins que de désirer son salut éternel et travailler à le lui assurer ». C'est ainsi, poursuit le texte, que nous accomplissons les désirs du Cœur de Jésus et que nous réalisons sa parole : « *Ignem veni mittere in mundum.* »

Enfin, le 22 septembre 1938, le Saint-Père, recevant les syndiqués chrétiens, déclarait fortement : « Qu'est-ce que l'Action catholique? C'est précisément la vie de l'Église, la vie catholique... Que serait la vie sans action? Que serait l'Église catholique sans Action catholique?... Il n'existe pas de distinction réelle entre l'Église catholique et l'Action catholique.

« Toutes les bonnes œuvres sont d'elles-mêmes, de leur nature, sur le terrain, dans le domaine de l'Action catholi-

chains articles, les idées rapidement exposées en ce chapitre, et déjà abordées dans *La Vie Spirituelle*, nos de juillet, août, 1er septembre 1936, sous le titre « Mystique de la Conquête ».

2. Lettre à l'épiscopat argentin. — *L'Action catholique*, édition Bonne Presse, p. 388.

3. Discours aux associations catholiques de Rome; *ibidem*, p. 311.

4. Lettre à l'épiscopat argentin. — *Loc. cit.*, p. 392.

que parce que c'est la vie que Notre-Seigneur a voulu apporter au monde. »

Voilà de quel feu doit brûler l'Action catholique et quelle vie doit l'animer, selon Pie XI. La définition que nous avons donnée au début de ce paragraphe se rencontre trop rarement. Elle a pu étonner. Du moins l'on aura vu qu'elle ne trahit pas la pensée du Saint-Père.

L'Action catholique est donc l'association de tous les chrétiens, prêtres et laïcs, individus et organisations, au plan divin sur le monde, au plan du rachat et de l'épanouissement humain par le Christ.

Tout le rôle d'un pape, en effet, est d'insérer l'activité d'une génération chrétienne dans le mouvement total constructeur de l'Église; c'est la réalisation effective du plan divin sur le monde par le Christ. Le plan du Christ n'était que le plan de Dieu : « Voici, mon Père, que je viens pour faire ta volonté. » Dans l'âme du Christ, l'humanité se haussait à l'intelligence plénière de ce plan. Le Christ, dans son regard, embrassait toute l'histoire de l'humanité en ses barbaries et ses civilisations successives, en ses tribus, ses cités, ses nations, en la multitude de ses familles et de ses individus.

Le Christ voulait le plan divin. Ce plan dans la vie des hommes est leur marche vers Dieu. La soumission spontanée de l'âme libre à son Seigneur, le retour volontaire de la créature reconnaissante à son Créateur, l'offrande empressée de toutes choses à leur Auteur, la louange répétée de l'homme devenant médiateur après avoir été bénéficiaire, autant de démarches humaines par lesquelles chacun s'achemine vers Dieu et oriente vers Lui l'univers en entrant dans le dynamisme universel.

Chaque homme qui ne marque pas de la sorte sa reconnaissance par un don de justice et d'amour, s'écarte, pour autant qu'il le peut, du plan de Dieu. Il ne s'arrête pas seulement, il s'éloigne. L'humanité pécheresse avait rejeté le plan de Dieu; le Christ est venu le lui rapprendre, et, comme le plan de Dieu sur l'humanité pécheresse exigeait le juste rachat de la faute, le Christ est venu accomplir ce rachat pour que tous ceux qui croiraient en lui puissent se racheter.

Le Christ n'enseignait pas seulement le rapprochement; il l'accomplissait. Il rapprochait de Dieu la nature humaine pécheresse et chacun des hommes. Le mouvement universel du redressement humain s'inaugurait en lui. Toute l'humanité et tout l'univers, en lui, retrouvaient la justice et se retournaient vers le Père.

Le Christ ne voulait pas seulement : Il venait *agir*. « O Père, voici que je viens *faire* ta volonté. » Le Christ voulait jusqu'à faire, jusqu'à se mouvoir lui-même et toute l'humanité. Aussi bien il était la porte, le pont, la route; comme il était l'auberge où l'on trouve eau jaillissante, pain et vin, la nourriture; comme il était non seulement le vivant, mais l'animateur de la vie; non seulement l'entraîneur, mais la tête, le corps et le tronc. On est frappé de cette insistance évangélique à choisir des images dynamiques, pour que chaque homme recommence en soi le mouvement commencé par le Christ, achève le mouvement inauguré par le Christ; pour que chaque homme, non content d'entrer dans la piste, y entraîne ses frères pour qu'ils y courent avec lui.

Le Christ, dans son regard universel, atteignait tous ses frères qu'il portait tous dans son cœur, pour qui il s'offrait sans réserve. Il donnait l'exemple du premier-né. Tous les hommes se devraient aider, en leur famille, en leur métier, en leur nation, en leur humanité, à réaliser au maximum, tous ensemble, le plan du Père, dans la justice et dans l'amour.

Tous les hommes devraient recommencer en eux l'œuvre du Christ, souffrir et travailler pour eux et pour leurs frères, chaque génération montrant l'exemple et préparant les voies à la suivante par la transmission de la vie, de la foi et de l'amour.

Serait-il possible d'envisager l'Action catholique en se passant de cette large perspective ?... Les chrétiens verront-ils « étroit » en se réclamant d'un Christ qui voyait « grand ».

Mais comment s'opposeront-ils à la mystique de mouvement universel qui domine aujourd'hui, avec les masses, beaucoup d'intellectuels de tous pays. Essentiellement, le marxisme est une doctrine de libération de l'humanité, s'élevant par bonds violents, par enfantements douloureux, par catastrophes mondiales, jusqu'à se retrouver elle-même, par la triple délivrance de l'argent, de l'État et de Dieu...

Je me demande comment l'on viendra à bout du

marxisme en ses évolutions successives si l'on ne propose aux chrétiens comme aux non-chrétiens qu'un misérable lot de recettes de salut individuel, familial ou national. Au dynamisme des dévoyés qui cherchent confusément le Christ jusque dans leur haine, le christianisme authentique oppose ou substitue le dynamisme d'une perspective universelle d'élévation du monde s'originant aux battements du cœur du Christ pour les hommes, aux appels secrets de tous les hommes.

Dans le plan, adapté à notre génération, paroisse et apostolat spécialisé ont leur rôle à jouer

Car le cœur de chair du Christ battait pour nous tous, hommes du XX^e^ siècle. La vie du Christ était en lui jaillissante pour faire vivre tous les vivants des générations successives. La nôtre apparaissait au Christ dans sa réalité totale; le Christ en vivant et mourant pour tous avait son plan spécial, une portion de son plan pour notre temps.

Avant nous, et après nous sans doute, il avait aperçu des époques de chrétienté où son règne pouvait s'établir presque exclusivement par l'apostolat des prêtres, des parents chrétiens et des princes. Contre le matérialisme partout triomphant, pour le XX^e^ siècle, il faudrait un effort apostolique gigantesque, « l'association des laïcs à l'apostolat hiérarchique ». Encore un coup, les définitions du Saint-Père ne sont pas choisies au hasard, elles sont marquées du sceau de l'Esprit : le mouvement universel vers Dieu par le Christ serait impossible si, dans la tâche apostolique, prêtres et laïcs ne collaboraient pas étroitement, si paroisses et mouvements spécialisés ne réalisaient, dans l'union, la conquête totale.

L'Action catholique est d'abord affaire d'esprit catholique

En affirmant que l'Action catholique a rapport à tout ce qui concerne la vie religieuse et morale de l'homme dans ses aspects individuels et sociaux, le Saint-Père lui donne, dans l'ordre pratique, une portée nouvelle.

Dans l'ordre de la pensée, cet universalisme se retrouve.

Il n'est pas un traité de théologie dont l'Action catholique puisse se passer, la théologie ne faisant que détailler autant que c'est possible à la raison éclaircie par la foi, le plan divin. Prenons le traité de Dieu : il commande toute notre action, en marquant l'origine et la fin; plus immédiatement c'est autour de lui que se livre la bataille antimatérialiste. Le traité des vertus nous indique les principes immédiats de notre mouvement personnel et collectif vers Dieu; et il n'est pas indifférent à l'Action catholique que nos militants et nous-mêmes soyons pourvus ou dépourvus de la prudence, de la justice, de l'humilité et de la magnanimité surnaturelles.

Les traités de la grâce et des vertus théologales nous aident à entrevoir en nous la transformation radicale qui nous rendra capables d'obéir à la motion divine vers lui-même et vers nos frères malgré notre faiblesse et la succession des obstacles. J'en passe, et des plus importants. Tout le traité de l'Incarnation, tous les traités des sacrements nous initient au mouvement de l'humanité se redressant et s'épanouissant dans le Christ et par le Christ.

Cela ne veut pas dire que l'Action catholique se confond avec tout, absorbe toute la théologie. Dans le corps humain, les membres sont en relation les uns avec les autres sans se confondre entre eux. Mais détachés du corps ils périssent. Ainsi l'Action catholique doit-elle être pensée dans l'unité de la foi et à la lumière de la théologie vivante et totale. La rattacher à un traité partiel, fut-ce celui du Corps mystique, n'est pas suffisant. La détacher du tout, la cloisonner, c'est encore pis, l'esprit ne se coupe pas en morceaux.

Cette dernière remarque vaut pour la vie chrétienne prise dans toute son ampleur. Le chrétien est tout pénétré de son christianisme, qui est celui du Christ et celui de ses frères, celui de l'Église universelle. Le chrétien éclairé au dedans, nourri des sacrements, témoin de la vérité, juste parmi les hommes, entraîneur de ses frères, réalise en soi, sans y réfléchir, la synthèse de tous les traités théologiques, comme il résout vitalement la synthèse de l'apostolat paroissial et de l'apostolat spécialisé. Il reçoit de la paroisse, et il lui donne; il reçoit de son milieu, et il le lui rend au centuple, parce que toute sa vie est sous le signe de l'Esprit, animée par le même Esprit qui meut tous ses frères chrétiens, fidèles et pasteurs.

En quel sens et comment l'Action catholique est l'association des laïcs à l'apostolat hiérarchique

Il faut reconnaître que si le pape s'était borné à affirmer, au nom de l'Action catholique, que l'Église est nécessairement conquérante et que son apostolat a un domaine aussi universel que l'homme qu'il s'agit de sauver, l'Action catholique ne serait pas apparue comme une nouveauté. Depuis qu'elle existe, l'Église est agissante et son action est catholique. Mais ce qui n'a pas toujours été c'est cette conscience que Pie XI fait prendre à tout chrétien de ses responsabilités apostoliques, et le rôle effectif qu'il lui assigne dans la conquête des âmes.

Le mouvement constructif de l'Église en notre temps exigeait que le chrétien laïc ne se contentât pas d'être enseigné et conduit, mais qu'il enseignât et conduisît. Son action devait s'ajouter à l'action du clergé pour la compléter, pour atteindre les hommes insaisissables désormais pour le prêtre en leur milieu de travail, en leur vie vraie. Quand le pape parlera d'Action catholique, il aura donc en vue tout d'abord cette nouveauté, cette rentrée en lice des laïcs, non pas un à un, mais organisés, associés à la hiérarchie.

C'est pourquoi, à côté de la définition de l'Action catholique sur laquelle nous avons insisté précédemment, les documents pontificaux en contiennent une seconde, qui détermine la première pour notre époque : l'Action catholique est l'association du laïcat à l'apostolat de la hiérarchie. Plusieurs ont tiré parti de cette seconde définition pour affirmer que l'Action catholique s'arrête là où s'arrête la responsabilité de la hiérarchie. D'autres ont utilisé la même définition pour affirmer que l'Action catholique ne commençait qu'avec l'action des laïcs en tant que distincte de l'action de la hiérarchie. Les uns limitaient l'Action catholique au domaine proprement spirituel, les autres à l'action propre du laïcat. Cette double limitation fait de l'Action catholique l'apostolat spirituel des laïcs en tant que coordonné par la hiérarchie. Son domaine se confondrait précisément au domaine des mouvements spécialisés qui seraient proprement constitutifs de l'Action catholique. Cette conception commode simplifie beaucoup; elle se justifie cependant sous divers aspects.

La hiérarchie, qu'on le remarque bien, est constituée par le pape et par les évêques. Les autres prêtres, curés directeurs d'œuvres, aumôniers, n'y participent que par délégation. Le curé ne peut donc se vexer que cette participation, en ce qui concerne l'association des laïcs à l'apostolat, se fasse par une délégation de pouvoirs plus abondante en faveur d'un aumônier ou d'un simple aumônier de secteur, que de lui-même. L'essentiel, c'est le rattachement direct ou médiat du laïcat à l'épiscopat.

Mais l'Église n'engage sa responsabilité propre que dans son domaine : le spirituel. Ses interventions temporelles, officielles, pour nécessaires qu'elles fussent quelquefois, sont strictement définies par les limites du pouvoir indirect, permettant l'intrusion du pouvoir spirituel dans le domaine propre du pouvoir temporel, pour autant qu'il s'agit de sauver la foi et les mœurs de la multitude. Ces interventions n'engagent directement la hiérarchie qu'en précisant à chaque fois, par acte officiel, leur champ et leur portée. L'Église ne cesse pas, toutefois, d'intervenir dans le temporel par la vie de ses fidèles, en même temps membres d'une profession et citoyens d'une nation [5].

Chaque chrétien doit pénétrer chrétiennement dans la vie économique et dans la vie politique. Par là, par là seulement, l'action directe de l'Église est universelle. Cette action du chrétien, ou même des chrétiens concertés, sur le plan économique et sur le plan politique, plans temporels, n'engage pas directement la responsabilité de la hiérarchie, dont le plan est le spirituel. Ainsi se distinguent, dans l'action du chrétien, sous l'angle des responsabilités, un secteur relevant directement de la hiérarchie et un secteur où le chrétien s'engage avec sa responsabilité propre sans engager celle de l'épiscopat. Le premier secteur, purement spirituel, où se prépare le chrétien, et dans l'âme du chrétien les lumières et les forces qui seront mises au service de la société pour la revivifier sans cesse, est le secteur où se prépare l'Action catholique intégrale. On pourra donc réserver habituellement à l'activité qui s'y déploie le nom d'Action catholique. L'Action catholique ainsi restreinte est l'association des laïcs à l'apostolat hiérarchique, sous la

5. Pie XI, *L'Action catholique*. Textes de la Bonne Presse, p. 116.

responsabilité immédiate de la hiérarchie. Les mouvements concordants qui organisent cette association sont de la sorte constituants de l'Action catholique plus strictement dite, de ce qui est premier dans l'Action catholique.

Voulant mettre en valeur l'apostolat laïc, le jugeant nécessaire, l'imposant à la conscience chrétienne, le Saint-Père le lie à la hiérarchie responsable. Désirant la conquête universelle par le laïcat associé au clergé, il engage l'Église sur le plan temporel, mais il réserve un champ d'activité laïque, étroite union avec la hiérarchie, où le chrétien se préparera aux tâches sociales dont il sera responsable pour son propre compte.

Le problème ainsi retourné, il est normal qu'ayant en vue une action universelle, on mette l'accent sur son point de départ, sur la lampe d'où jaillit toute la lumière, sur le foyer où s'origine toute la flamme. Le sort de l'Action catholique se joue en sa partie spirituelle; sa partie temporelle n'est qu'un prolongement, une nécessaire conséquence. Partie spirituelle et partie temporelle ne sont cependant qu'une action, comme l'acte intérieur et l'acte extérieur constituent un acte unique, mais complet.

Nous voyons ainsi que les deux définitions de l'Action catholique dont nous avons fait état ne s'opposent pas, elles sont complémentaires. Elles indiquent la double information qui vivifie, meut et détermine l'apostolat laïque. Parce que l'Église est un corps social hiérarchisé, il est nécessaire que le laïcat travaille en union avec la hiérarchie; parce que l'Église est d'abord mue par l'Esprit qui éclaire et anime toute la hiérarchie et chacun des chrétiens, il est nécessaire que l'apostolat des laïcs soit intégré dans le mouvement universel vers Dieu par le Christ dont l'Esprit est l'inspirateur. L'opposition entre paroisses et mouvements spécialisés trouve ici sa solution. L'Action catholique étant d'abord affaire d'esprit, mouvement spirituel, cheminement de grâce parmi les événements et les réalités temporelles, pénètre, informe, constitue toute l'activité de l'Église. Tant que le clergé paroissial ne l'aura pas compris, un problème de conciliation se posera entre paroisse et mouvement spécialisé.

Que la paroisse se mette sans réserve, selon le plan de Dieu, au service de l'Action catholique en infusant l'authentique esprit du christianisme, en prêchant sans restrictions le très simple évangile ou la théologie élaborée, et

les œuvres, toutes les œuvres utiles au plan paroissial, au plan régional, au plan national, jailliront nombreuses, vivaces et bienfaisantes. Les laïcs y auront une place de plus en plus grande, le clergé ne sera plus écrasé de tâches qui ne sont pas siennes. Pour associer les laïcs à l'apostolat hiérarchique, il est nécessaire, il suffit, de part et d'autre, de retrouver et de donner l'Esprit.

L'analyse des objectifs proposés par le Pape à l'Action catholique nous fera mieux comprendre son unité ordonnée et le plan auquel se fera la conciliation entre paroisses et mouvements spécialisés.

Formation, action du semblable sur le semblable, apostolat structural, activité organique et coordonnée, sont les objectifs de l'Action catholique.

Que l'on veuille bien relire attentivement, la plume à la main, l'ensemble des documents pontificaux sur l'Action catholique. Que l'on souligne, à chaque page, les objectifs proposés par le Pape à l'Action catholique. Il en résultera bientôt pour le lecteur la certitude que dans la pensée de Pie XI, les fonctions essentielles de l'Action catholique sont au nombre de quatre.

Formation personnelle des chrétiens à la vie chrétienne convenable pour leur temps, profonde, éclairée, altruiste, et pleinement généreuse.

Action du semblable sur le semblable, chaque chrétien formé rayonnant son christianisme en son milieu, par communication de vérité et don de soi.

Apostolat structural destiné à corriger sans cesse la société dans sa structure même par établissement progressif de la « justice sociale » dans l'économie, et de la soumission du temporel aux fins spirituelles dans la politique. Ici, nous atteignons les secteurs de l'action professionnelle et de l'action civique qui n'engagent pas immédiatement la hiérarchie, mais doivent être entièrement pénétrées d'esprit chrétien, et qui peuvent être plus ou moins immédiatement préparées et coordonnées par des institutions spéciales (comme les secrétariats sociaux) contrôlés par la hiérarchie.

Coordination des efforts individuels et collectifs pour atteindre tous les milieux sociaux, répondre à tous les besoins

de notre temps, et engager harmonieusement tous les chrétiens dans le mouvement universel de la conquête.

Les propositions qui suivent, conséquences ou résumés des principes posés, n'ont pas besoin d'explications.

Toute activité chrétienne se rattache à l'Action catholique dans la mesure même où il réalise ces objectifs.

Les mouvements spécialisés sont les formes les plus efficaces, mais non exclusives, de cette action.

L'Action catholique, en tant qu'elle engage directement la hiérarchie, dépend des évêques ou de leurs représentants qualifiés; l'action professionnelle et l'action civique du chrétien n'engagent que sa responsabilité, mais elles doivent s'originer à une connaissance précise de la doctrine et à une vigueur chrétienne puisée précisément dans l'Action catholique plus strictement dite.

La coordination de l'Action catholique exige une centralisation au plan national; d'où l'attribution du nom « Action catholique » à l'organisme centralisateur.

Autrement dit, sous l'impulsion et le contrôle général de l'Action catholique, organisme centralisateur universel ou national, tenant son pouvoir du Siège apostolique ou de l'épiscopat d'une nation, et sous l'impulsion et le contrôle régional de l'évêque,

les mouvements officiels de l'Action catholique, associant étroitement les laïcs à l'apostolat clérical, en leur laissant le maximum de responsabilité et d'initiative,

réalisent et préparent, appuyés sur les centres paroissiaux, la pénétration du christianisme en toute vie individuelle et collective, objet universel de l'Action catholique en son sens plénier.

Il reste à déterminer la façon pratique dont les autres paroissiaux donneront cet appui à l'Action catholique. Mais autant il est facile, dans la zone des principes, de trouver un terrain d'accord, autant il est difficile, dans les détails de la vie courante, de donner des formules définitives. Nous n'aborderons donc les problèmes pratiques que sous le titre de « suggestions », en essayant de dégager des renseignements fournis par l'enquête un ensemble assez complet et assez cohérent.

J. Lebret, O. P.

Catéchisme et vie liturgique [1]

Il n'est pas un vrai catéchiste qui — à cette époque de la rentrée surtout — se souvenant avec angoisse des échecs passés, ne soit animé d'un grand désir de « faire mieux ».

On cherche à se documenter, on lit des ouvrages, on regarde autour de soi, et, finalement, on se trouve bien embarrassé : parmi tant de méthodes nouvelles, laquelle adopter qui réponde vraiment aux besoins et aux capacités des enfants de chaque catéchisme particulier ?

La mode est aux méthodes actives : les tout-petits s'en trouvent si bien, pourquoi ne pas essayer avec les grands ?

Mais, tout de suite, une difficulté surgit : les petits n'ont pas de programme imposé, tandis que les grands doivent apprendre le catéchisme — tout le catéchisme en deux ans — et les examens sont là pour sanctionner l'enseignement reçu. D'ailleurs ce n'est pas au moment où paraît le catéchisme national qu'on peut délibérément vouloir s'en passer !

Il faut donc essayer de l'utiliser le mieux possible — soit en l'assaisonnant d'histoires, de jeux, de travaux pratiques variés : c'est un chapitre abondamment fourni que nous n'entamerons pas aujourd'hui — soit en le donnant en nourriture aux enfants dans un ordre nouveau, qui corresponde mieux à leurs besoins spirituels et psychologiques : c'est la méthode que nous employons depuis plusieurs années et qu'on nous a demandé d'exposer brièvement

1. A la question que posait notre collaborateur, dans le fascicule d'août : *Le manuel catéchistique qu'il nous faudrait existe-t-il ?* cette première réponse apporte un élément précieux de solution. L'auteur de *La joie et la vie au catéchisme* est trop connu des spécialistes pour que nous ayons à dire l'autorité qui s'attache aux remarques qui vont suivre. (N.D.L.R.)

aujourd'hui, non parce qu'elle est parfaite, mais parce qu'elle pourra peut-être ouvrir des horizons et donner des idées.

Disons tout de suite que cette méthode consiste à donner aux enfants l'enseignement religieux en même temps que l'Église nous le donne, c'est-à-dire *en suivant le cycle liturgique*. Il s'agit d'enfants de huit à dix ans d'une paroisse de banlieue, qui doivent venir trois ans au catéchisme et y recevoir ce qui, pour la plupart, sera le bagage religieux de toute leur vie.

Disons aussi que cette méthode ne supprime pas le catéchisme, elle le garde, mais elle l'intègre dans un ordre nouveau, l'ordre même de l'Église qui n'essaye pas tant de nous expliquer l'Évangile dans un ordre logique, que de nous le faire vivre par la *participation, tout au long de l'année, aux mystères du Christ.*

Tout notre enseignement est centré sur la personne de Jésus, considéré, non pas seulement comme un personnage historique — comme quelqu'un qui a vécu dans le temps, en Palestine, et qui a fait des choses merveilleuses — mais comme quelqu'un qui vit actuellement dans l'âme de tous les chrétiens — qui *revit chaque année ses mystères dans son Corps mystique.*

Plan de deux années de catéchisme

En première année, nous n'avons les enfants qu'une fois par semaine, des enfants « bruts », si l'on peut dire, dont beaucoup n'ont jamais entendu parler du Bon Dieu, ni de leur âme.

Premier trimestre. Les premières semaines d'octobre sont donc consacrées à des leçons d'initiation religieuse (notions d'esprit, de Dieu, de création, de chute). Puis, tout de suite on se met à vivre en chrétien, on entre en *Avent* : avec Joseph et Marie on attend Jésus, on lui prépare un berceau dans son cœur. On chante le *Veni Domine et noli tardare*, d'abord comme un écho lointain de l'appel des Juifs, puis de plus en plus fort, au fur et à mesure que Noël approche. Et bientôt c'est la fête de la *Nativité* avec toutes ses grâces de renaissance spirituelle. Dans un grand « Mystère de Noël », où chacun joue un rôle et même plu-

sieurs, on revit en une heure tout ce que l'on a appris et vécu en trois mois.

Deuxième trimestre. L'enfant grandit avec Jésus, il tire des exemples de sa vie à Nazareth toutes les leçons de morale appropriées à son âge (les seules légitimes et les seules fécondes), il fait avec lui son *Carême*, il ressuscite avec lui à *Pâques* et chante avec toute l'Église l'*alleluia*.

Troisième trimestre. Le dimanche du *Bon Pasteur* amène l'explication de l'*Église*. Nous sommes les petits moutons de la bergerie de Jésus. Comment nous fait-il entrer ? par le *Baptême*. Comment nous guérit-il ? par la *Confession*. Comment nous nourrit-il ? par la *Communion*. Encore un effort et nous faisons tous ensemble avec Jésus *l'Ascension* du Ciel [2].

En seconde année nous reprenons le même cycle, mais les enfants ayant déjà une base religieuse et venant au catéchisme deux fois par semaine, nous pouvons introduire de nombreuses notions nouvelles.

Premier trimestre. Dès la rentrée, la préparation de la fête du *Christ-Roi* nous remet en contact avec la personne de Jésus (peut-être un peu oublié pendant les vacances) et introduit les deux fêtes du Royaume du Christ : la *Toussaint* et la *fête des Morts*.

Puis de nouveau nous voici dans le Cycle de l'attente. Tous les *commandements de Dieu* sont vus à leur vraie place, dans l'Histoire sainte, l'histoire du peuple qui attend le Messie, jusqu'à l'arrivée de Celui qui nous donnera un commandement nouveau.

Deuxième trimestre. En même temps que cette loi de *Charité*, nous recevons de Jésus tous ses *sacrements*, y compris l'Eucharistie, sacrement de la Résurrection pascale. *La Messe de Pâques*, située dans son cadre, étant le point culminant du trimestre.

Troisième trimestre. Étude plus poussée de *l'Église* (pasteurs, fidèles, commandements), contact avec le Saint-Esprit à la *Pentecôte*, et fête de la *Sainte-Trinité* couronnant tout le trimestre.

Presque chaque séance de catéchisme commence par cette question : « En quel temps de l'année sommes-nous ? »

2. Nous avons expliqué ce plan en détail dans *La vie et la joie au catéchisme*, 1re année (De Gigord).

Au début, les enfants répondent avec entrain : « en hiver », « dans le mois de novembre » etc. Mais vite ils comprennent qu'il y a des saisons plus importantes que celles du corps, ce sont celles de l'âme : « Sommes-nous dans un temps de joie ou un temps de pénitence ?... Chantons le chant des chrétiens en cette saison... » Il faut avoir entendu les petits réclamer l'*alleluia* pascal pour comprendre combien facilement ils se mettent à l'unisson de la prière liturgique.

Comme on le voit, ce programme ne suit l'année liturgique que *dans ses grandes lignes*; si nous avions les enfants en troisième année, nous pourrions les introduire peu à peu dans plus de détails, mais il ne faut pas vouloir aller trop vite.

Ce plan général étant établi au début de l'année, d'accord avec les fêtes mobiles, il est facile d'y faire rentrer plus ou moins de catéchisme suivant l'âge et les connaissances des enfants, seulement — grâce à l'ordre nouveau qui le vivifie — le catéchisme n'est plus présenté comme quelque chose que l'on apprend, mais comme quelque chose que l'on vit.

Et c'est bien là, semble-t-il, le plus grand avantage de cette méthode.

1) Ne pas séparer la croyance de la vie

Diviser le nombre de chapitres du catéchisme par le nombre de séances de catéchisme prévues pour l'année scolaire, commencer l'explication du premier chapitre au mois d'octobre et terminer le dernier chapitre au mois de mai, c'est parfait pour notre logique d'adulte, peut-être, mais est-ce bien adopter le plan qui corresponde le mieux à la psychologie de l'enfant ?

Lui qui est vie, élan, poussée, comment trouvera-t-il l'unité de sa vie religieuse si nous lui donnons à trois mois d'intervalle les vérités à croire et les devoirs à pratiquer ? (Sans compter qu'il y a dans la deuxième partie, dite « des devoirs à pratiquer », bien des vérités à croire et des sacrements à recevoir, et donc un ordre très factice.)

L'enfant ne fait pas de ces distinctions subtiles : il n'y a pas pour lui d'abord ce que l'on croit, ensuite ce que l'on fait, il y a en tout et pour tout ce qu'il *vit*.

Partir de la religion constituée de l'adulte et vouloir la donner telle quelle à l'enfant, c'est s'embarquer dans des difficultés insurmontables. S'il y a incompatibilité entre le programme et la psychologie de l'enfant, l'inassimilation est certaine.

Quand il s'agit de petits enfants, c'est aux mamans qu'il faut demander conseil, les mamans savent la nourriture qui convient à leurs petits. Or nos petits enfants des catéchismes sont pour la plupart des baptisés, ils ont une mère : la sainte Église catholique. C'est elle qui connaît la nourriture qui convient à ses enfants.

Tout le catéchisme est dans le Missel, il n'est que de savoir l'y trouver et surtout de le distribuer aux enfants dans l'ordre où l'Église nous le distribue : *au fur et à mesure qu'elle revit chaque année les mystères du Christ*, et de la même manière qu'elle : non comme un exercice de mémoire, mais comme une *nourriture*.

2) Mettre l'enfant en contact avec les personnes, et non avec les vérités abstraites

Lorsqu'on commence l'enseignement religieux d'un groupe d'enfants par l'explication du premier chapitre du catéchisme, on se trouve immédiatement devant une difficulté insurmontable : on se trouve en face de mots que l'enfant ne comprend pas. Laisser passer ces mots sans les expliquer, c'est reculer pour ne pas mieux sauter, car on les retrouve dans les chapitres suivants; vouloir les expliquer, on ne le peut sans employer d'autres mots que l'enfant ne comprend pas davantage.

Le catéchisme est comme un royaume interdit où l'enfant est incapable de se diriger parce qu'on y parle une *langue absolument étrangère*. Pour apprendre cette langue, il faut d'abord entrer dans le royaume et faire la connaissance de ses *habitants*, il faut d'abord mettre l'enfant en contact avec les personnes divines; non pas avec des personnages de légende qui ont depuis longtemps cessé de vivre, mais avec des personnes qui vivent actuellement, près de lui, qui lui parlent, qui lui apprennent elles-mêmes les vérités auxquelles ensuite nous pourrons donner un nom.

3) Faire bénéficier l'enfant de toutes les graces d'état de l'Église

L'Église a grâce d'état pour nous enseigner telle chose à tel moment et non à tel autre : pourquoi ne pas en profiter ? Nous nous plaignons d'avoir les enfants trop peu de temps (qu'est-ce que deux séances par semaine pour tout ce que nous voudrions leur apprendre ?) et nous perdons volontairement l'heure qui devrait être la plus féconde : l'heure de la *messe dominicale*.

Quand on suit le catéchisme pas à pas, les enfants ne peuvent voir le lien qu'il y a entre cette religion qu'on leur explique en semaine et la messe qu'on leur fait suivre le dimanche, alors que c'est cette messe qui devrait faire toute *l'unité de leur vie religieuse*.

Nous nous plaignons que nos explications les plus concrètes aient si peu de résonance dans l'âme enfantine, et nous laissons volontairement passer, sans presque les signaler, ou du moins sans y raccrocher notre enseignement, les grandes fêtes chrétiennes, qui sont encore des fêtes pour l'enfant parce que tout le monde a congé et qu'on ne va pas à l'école, mais qui perdent, petit à petit, toute leur saveur chrétienne.

Nous nous plaignons que nos petits catéchumènes soient plongés dans un monde païen, nous nous évertuons à leur donner des explications, beaucoup d'explications, quand il suffirait peut-être de mettre leur âme de baptisés en état de recevoir les grâces particulières qui correspondent aux différentes périodes de l'année liturgique : grâces de renaissance à Noël, de résurrection à Pâques, etc...

Il faut si peu de chose — une plan légèrement modifié — pour que la vie chrétienne commence à battre dans le cœur de l'enfant. Une ou deux pulsations seulement — pas davantage, mais l'élan est donné —, on peut espérer voir se lever le jour où, pris tout entier dans le rythme de la vie de l'Église, il sera vraiment chrétien, parce que son cœur battra vraiment à l'unisson de celui du Christ.

Fr. Derkenne.

Le mouvement de la vie spirituelle

Jeunesse païenne et jeunesse chrétienne

M. le chanoine Cardijn, en vue de préparer le pèlerinage international de la J.O.C. à Rome, vient de faire un voyage en Europe centrale. Il résume ses impressions et observations dans les « notes de pastorale jociste » que reproduit la dernière *Lettre aux Aumôniers* (12, avenue Sœur-Rosalie, Paris-13e). Voici ce qu'il nous dit de la jeunesse païenne qu'il a partout rencontrée :

Jamais je n'ai été impressionné comme pendant cette randonnée par la jeunesse nouvelle que j'ai rencontrée, jeunesse travaillée et conquise par le nouveau paganisme.

Je les ai rencontrés partout, dans les trains, les trams, les rues, les hôtels, les homes, les camps. Jeunesse de tous les âges. Des groupes d'enfants déjà dressés et disciplinés ; des jeunes gens du pays et des étrangers; des jeunes filles conquises et décidées.

Qu'on ne se représente pas une jeunesse débraillée, amoindrie, relâchée. Non, c'est aussi une jeunesse nouvelle qui veut un monde nouveau, une jeunesse fière, joyeuse, conquérante; une jeunesse où l'esprit de mortification, de privation, de sacrifice, de pauvreté et de simplicité est merveilleusement développé; une jeunesse qui veut s'identifier avec son peuple et s'immoler pour son bonheur. Des jeunes filles dont le costume et la tenue sont plus modestes que chez un très grand nombre de jeunes filles de chez nous. Des jeunes gens avec un idéal erroné certes, mais d'autant plus dangereux qu'il contient une parcelle, une âme de grandeur et de vérité. Des jeunes décidés à tout pour faire triompher leur idéal. Le méconnaître serait gravement se tromper. Une politique d'autruche est plus dangereuse sur le terrain religieux que sur le terrain politique.

Qu'opposer à cette jeunesse païenne, qui prétend conquérir le monde à son nouvel idéal ?

Une telle jeunesse païenne ne sera vaincue, dépassée, convertie que par une jeunesse d'Action catholique, plus influente, plus décidée, plus forte qu'elle. Il ne s'agit pas de supériorité physique ni purement humaine. Il s'agit de supériorité morale et spirituelle, qui agit aussi d'une façon humaine dans la vie humaine, dans le milieu humain. Il ne faut pas se faire d'illusion. Ce n'est pas avec un demi-christianisme, avec un christianisme de pratiques et de formules qu'on « vaincra » cette jeunesse païenne nouvelle. Si on n'a pas le courage de demander aux jeunes d'Action catholique plus de conviction, plus de foi, plus de sacrifices qu'on ose en demander à ces jeunes néo-païens, l'Église est vaincue. L'Action catholique, le Pape ne cesse de le répéter, c'est l'Église elle-même, c'est la vie de l'Église elle-même, non pas une vie dormante et endormie, mais une vie conquérante, militante, apostolique.

Le Pape attend cette jeunesse. Il a confiance en elle. Il compte beaucoup sur les fruits du prochain pèlerinage international jociste :

Quelle vision de réconciliation, de fraternité de pays ! Ils viendront de toutes les nations, de toutes les races ! Quelle réfutation péremptoire ! Le Pape espère ! Le Pape attend ! Il sait que ce ne sont pas des promesses superficielles ! Les jocistes sont vaillants, le Pape aime les jocistes. Demandez à tous vos aumôniers, à tous vos jocistes d'être des saints. L'Église a besoin de saints. Et pour cela des prières, beaucoup de prières.

Voilà donc que commence la mobilisation des forces spirituelles du monde.

Le « social » et le « spirituel » à la Semaine maritime de Saint-Malo

On a fait à l'apostolat maritime du P. Lebret le reproche de n'avoir « *rien de dominicain* ». Avouons que l'apparence est contre lui. Il partait l'an dernier, muni d'un ample questionnaire, dans les grands ports d'Europe pour enquê-

ter sur le marché du poisson. Quel rapport du poisson à la mystique ? — Le voici :

Il revenait muni d'une documentation sans doute unique au monde. A la Semaine sociale maritime qui vient de se tenir à Saint-Malo, il a déballé ses documents, et sur la base des faits observés, dans une série de cours, il a pu établir scientifiquement les « notes » du « bien commun » dans les diverses professions maritimes. Or le bien commun est « *divin* », enseigne saint Thomas avec toute l'Église, — et le P. Renard n'a pas eu de peine à montrer comment ce « bien divin » a sa structure suprême dans le « Corps mystique du Christ » : il n'a sa pleine valeur, son vrai sens et sa solidité que dans « une récapitulation *de toutes choses* dans le Christ ». Les leçons du P. Serrand, par l'analyse de deux cas de « bien commun », l'un avant le Christ, l'autre après, l'un à Athènes au temps de Périclès, l'autre en Occident au temps de Charlemagne, fit saisir la transcendance de la notion chrétienne, que menacent les erreurs opposées du libéralisme capitaliste et du « totalitarisme » néo-païen. On était donc au cœur des choses les plus essentiellement vitales, des choses les plus essentiellement chrétiennes. Pensez-vous que « notre mystique » n'y ait rien à voir ? S'il en était ainsi, « notre mystique » serait à plaindre.

La journée des prêtres communautaires

Le problème des rapports du sacerdoce et d'une certaine forme de vie religieuse, ou au moins de vie commune, est vieux comme l'Église. Chaque époque a eu à le résoudre en fonction du travail apostolique qui était sien. L'apostolat actuel en raison de la spécialisation qu'il exige, comme aussi les facilités que donnent aujourd'hui le téléphone et l'automobile permettent, malgré le petit nombre des prêtres, d'envisager à nouveau la solution communautaire (l'ancien *presbyterium*).

A la journée communautaire de Montmartre (tenue en septembre dernier sous la présidence de S. Ém. le cardinal Suhard), on a souligné l'intérêt d'une telle formule non seulement pour le prêtre qui trouve dans la communauté une aide fraternelle et une règle de vie, mais aussi pour

le ministère lui-même : apostolat concerté et rayonnement de la charité; on réalise la parole du Christ : « Là où deux ou trois seront réunis en mon nom, je serai au milieu d'eux ».

La branche d'extension du scoutisme

D'aucuns pensent que le scoutisme n'est que la forme un peu excentrique du sport. La « Branche d'Extension », créée depuis quelques années déjà, apporte un démenti définitif à cette conception erronée. Des malades, des allongés, incapables de marcher, des garçons et des jeunes filles diminués dans leur être physique sont désormais scouts et guides tout autant que leurs frères et sœurs valides. Bien plus, c'est dans leur appartenance à la grande famille scoute que, pour une large part, ils puisent la force de « tenir » et rapprennent la joie de vivre.

C'est ce qu'a montré excellemment, et de façon fort touchante, la réunion qui, à Lourdes, pendant le pèlerinage du Rosaire, regroupait sous la présidence du chef Lafont, des scouts, des guides et des cheftaines autour d'une trentaine de scouts et guides malades dont plusieurs firent leur promesse à quelques pas de la Grotte.

Le foyer Saint-Benoît-Labre et l'AZA

Vous ne connaissez ni ce foyer, ni l'AZA. Que n'étiez-vous l'autre soir, à notre intime réunion, pour entendre M. Desbois nous parler de son Foyer.

Que son humilité nous pardonne, mais il faut que nos amis sachent que, pierre à pierre, une vraie chrétienté se construit, en France, en ce moment. Et une vraie pierre de chrétienté, c'est sans doute quelque chose de plus grand, de plus essentiel, de plus nécessaire au monde que les accords de Munich.

M. Desbois est garagiste à Rennes. Ses camionnettes, comme il dit, « couchaient dehors », des vagabonds y couchaient dedans. Ses employés, le matin, trouvaient la surprise désagréable. Les premières réactions furent très peu chrétiennes. On « sortait » les hommes parfois avec un

seau d'eau froide. Ce n'était pas l'amour tendre. M. Desbois s'en aperçut : sa conscience fut émue. Il posa des questions, qui parurent naïves.

— Puisque vous couchez dans mes camionnettes, mon ami, vous n'avez donc pas de lit ?

— Et comment donc ! je suis sorti hier soir de prison...

— Sans le sou ?

Étonnement du bonhomme. Est-ce sérieux ?

— Vous pensez donc qu'en sortant de prison, on nous remplit le gousset ?

Et soudain la lumière jaillit, et dans cette lumière apparut à notre ami l'insondable misère des « sans-abris ». Ils trouvaient encore à manger : aucun chrétien ne refuse un morceau de pain à l'homme qui tend la main, mais personne ne lui offre son lit. Et pourtant, ne faut-il pas un lit à un chrétien, un lit à un homme comme vous et moi ? La parole du Maître prenait un sens singulier : « J'étais nu... sans abri... » La vérité s'imposait : il fallait trouver un foyer à ceux qui n'en ont pas; y accueillir les vagabonds comme des frères, et les aimer, et les servir comme eût fait Jésus-Christ. M. le Curé de la paroisse, mis au courant, pensa que notre ami rêvait. Mais il donna cinquante francs. Et maintenant le Foyer existe, soutenu, servi par un groupe de chrétiens, « compagnons de saint François », qui aiment leurs hommes comme ils aiment leur Christ.

Méditez maintenant ce petit bilan : Décembre 1935 : néant. Février 1936 : 36 lits. Décembre 1936 : 52 lits. Décembre 1937 : 71 lits. Septembre 1938 : 82 lits. L'hiver dernier le foyer a logé en moyenne 77 hommes chaque soir. Et le foyer de Rennes a déjà une filiale à Vannes. Si vous désirez en savoir plus, demandez le dernier fascicule de *Servir*, 60, rue de Dinan, à Rennes.

Et l'AZA, qu'est-ce ? Sans connaître le Foyer Saint-Benoît-Labre, quelques chrétiens de Paris étaient saisis en plein cœur par le même problème. Depuis plusieurs années, les Sœurs Franciscaines Missionnaires de Marie donnaient à Vanves, à près de deux cents miséreux, avec un peu de pain beaucoup d'affection. Elles les accueillirent le dimanche dans leur chapelle, une messe fut dite pour eux. Un ingénieur de chez Renault, un compagnon de saint François toujours, conçut la pensée, l'an dernier, de donner à ces pau-

vres un repas de Noël, qui leur rappelât leur enfance et la joie de la maison. Il quêta ses camarades et les ouvriers de l'usine. Un Père Dominicain, d'autres amis vinrent s'asseoir à la table commune. On sentait là une présence de Dieu. On recommença. On voulut faire plus. On était ému de voir parmi cette foule de « sans-abris » des jeunes gens, des hommes forts qui demandaient du travail pour manger du pain. Un secrétariat social s'organisa spontanément : fiches, enquêtes, recherches d'emplois, la belle besogne commença. La Société des Amis des Sans-Abris, l'AZA, fut fondée, animée du même esprit chrétien qu'au Foyer Saint-Benoît-Labre.

Et maintenant l'objectif immédiat de l'AZA est de trouver un foyer, puis sera *la vraie maison* des « Sans-Abris », où ils pourront trouver ce que l'enfant malheureux peut trouver dans la maison de ses parents, de quoi se vêtir, de quoi manger, de quoi dormir, de quoi se laver, de quoi se soigner, avec la chaude amitié du père et de la mère, de notre Père qui est aux cieux et de notre Mère l'Église, qui est sur terre. Que nos amis de *La Vie Spirituelle* prient Notre-Seigneur de nous faire trouver ce foyer et de nous y faire vivre pour tout de bon sa loi d'amour (1).

La Fraternité chrétienne.

Le Foyer Saint-Benoît-Labre, l'AZA, la nouvelle branche du scoutisme, apportent des éléments de solution pratique au problème de la fraternité chrétienne. Nous avons reçu d'autres réponses à notre question : merci encore à nos amis. La place nous manque aujourd'hui pour leur donner écho. Nous y reviendrons très prochainement.

fr. Étienne Lajeunie, O. P.

1. Au moment de mettre sous presse, la maison est trouvée. Elle est pauvre comme nos pauvres : il nous faut *tout* : éclairage, chauffage, carrelage, ameublement, douches, fourneau... Voici notre chèque postal : A.Z.A., 34, rue Ernest-Renan, Issy-les-Moulineaux, Seine. C. C. Paris 2.253.98.

LECTURES

LES TROIS AGES DE LA VIE INTÉRIEURE [1].

Nous reviendrons sur ce grand ouvrage du P. Garrigou-Lagrange, dont un volume seulement vient de paraître ; mais nous ne voulons pas tarder davantage à signaler ce premier tome à nos lecteurs.

Tous les disciples du Maître romain lui seront reconnaissants d'avoir entrepris cette synthèse et de lui avoir donné cette forme. Combien a-t-il raison d'écrire : « Les questions de spiritualité, du fait qu'elles sont des plus vitales et parfois des plus secrètes, n'entrent pas facilement dans les cadres d'un manuel où, pour être plus clair, on court grand risque d'être superficiel en classant matériellement les choses, et en substituant un mécanisme artificiel au dynamisme profond de la vie de la grâce, des vertus infuses et des dons. C'est ce qui explique que les grands spirituels n'ont point exposé leur pensée sous cette forme schématique, qui risque de nous donner un squelette là où l'on cherche la vie. » Nous n'avons pas, ici, un manuel scolaire, mais l'exposé large, abondant, souple et varié d'une doctrine étudiée mûrement, depuis vingt ans enseignée.

L'ouvrage complet comprendra cinq parties — dont deux sont contenues dans le présent volume : I. *Les sources de la vie intérieure et sa fin.* — II. *La purification de l'âme des commençants.* — III. *Le progrès de l'âme sous la lumière*

1. Traité de théologie ascétique et mystique. *Les trois âges de la vie intérieure, prélude de celle du ciel*, par le R. P. Garrigou-Lagrange, O. P. — T. I, un vol. 20×13 de XXIV-641 pp., aux Éditions du Cerf. 25 fr.; *franco* 27 fr. 50.

du Saint-Esprit. — IV. *De l'union à Dieu des âmes parfaites.* — V. *Des grâces extraordinaires.*

On ne peut analyser ici ces exposés si riches — il faut les lire; mais l'idée fondamentale de l'œuvre en éclaire toutes les parties, et c'est à savoir, que la contemplation infuse non seulement est dans la voie normale de la sainteté, mais est encore « comme moralement nécessaire à la *pleine perfection* de la vie chrétienne ».

Le P. Garrigou-Lagrange établit l'ensemble de sa doctrine sur une large tradition; il a pris surtout pour guides saint Thomas d'Aquin, saint Jean de la Croix et saint François de Sales.

L'étude des faits mystiques vient-elle infirmer ces conclusions de l'auteur? Nous ne croyons pas qu'il existe encore d'enquête scientifique suffisante, en ce sens, pour infirmer ou confirmer rigoureusement, *a posteriori*, la doctrine élaborée sur ces données traditionnelles. L'étude positive des formes de contemplation demanderait en tous cas un doigté peu ordinaire — car nous sommes ici en présence de faits spirituels purs, d'états intérieurs surnaturels proprement inconnaissables *dans leur fond*. Nous ne pouvons les connaître que par leurs signes, ou leur expression : signes inadéquats, expression imparfaite et sujette encore à l'erreur, puisque l'expression suit l'expérience, est un *moment second* par rapport à elle.

Il faut au moins accorder, en principe, qu'une vie contemplative authentique demeure possible chez l'homme d'action qui paraît le moins mystique du monde, qui ne fait pas son heure, ou sa demi-heure régulière d'oraison, mais qui peut avoir ces intuitions de foi vive qui le porteraient pour Dieu au bout de la terre et au fond des enfers : pour Dieu, connu, aimé, servi dans une lumière infuse, qui paraît au vrai croyant une chose normale et simple. Cet actif, s'il est un saint, contemple mieux Jésus-Christ, peut-être, dans le pauvre qu'il embrasse par amour, que la moniale qui s'éternise en son oraison : il peut *goûter*, en lavant les pieds d'un gueux, beaucoup plus réellement qu'un contemplatif professionnel, « combien le Seigneur est suave », et comme est *vraie*, je veux dire *réelle*, la parole de Jésus : « Quand vous serez deux ou trois réunis en mon nom, je serai au milieu de vous. » L'amour exercé peut mieux le plonger, en un instant, dans le divin sur-

humain, que cent heures de méditation discursive. Il nous faut maintenir, croyons-nous, que cette « expérience de douceur », que ce « contact de vie » avec les mystères du Christ — qui se fait dans l'*œuvre* de charité parfaite par une lumière infuse, est de la contemplation authentique. La vie contemplative infuse n'épouse pas nécessairement les formes juridiques de nos exercices spirituels.

En ce sens, tout au moins, pourrait-on affirmer que des chrétiens arrivent au terme normal de la sainteté sans connaître expérimentalement cette « *science suréminente* » de la charité, qui met pour de bon l'âme en Dieu ?

Quoi qu'il en soit de ces questions débattues entre doctes, la doctrine commune que le P. Garrigou-Lagrange présente à ses lecteurs s'avère en son ensemble, comme le reconnaît le P. de Guibert, « remarquablement charpentée et d'une superbe venue »; elle met en pleine lumière des richesses spirituelles si belles, si nécessaires et en même temps si accessibles, qu'il faut souhaiter à cet ouvrage la plus large diffusion. Il devrait être dans la bibliothèque de chaque prêtre et de tout militant catholique.

fr. ÉT. LAJEUNIE, O. P.

L'ESPRIT DE L'ÉCOLE FRANÇAISE [2].

N'était-ce pas une sorte de gageure de vouloir faire tenir dans un petit volume de deux cents pages l'essentiel de la doctrine spirituelle de l'école française ? M. Jean Gautier qui a déjà, à plusieurs reprises, affirmé sa maîtrise sur le terrain de l'histoire religieuse du XVII[e] siècle, a réussi cependant ce tour de force, et l'ouvrage qu'il vient de faire paraître dans la collection « La Vie intérieure pour notre temps », sous le titre *L'Esprit de l'école française de spiritualité*, mérite de recevoir le plus favorable accueil.

2. Par M. Jean Gautier. 1 vol., Bloud et Gay, Paris.

L'auteur commence par nous faire faire la connaissance du cardinal de Bérulle et de ses disciples : Condren, Olier, saint Jean Eudes, M. Tronson, et les autres. Chapitre d'introduction, forcément bref, mais indispensable.

Viennent ensuite l'exposé des grandes thèses bérulliennes : la Trinité, l'adoration et le parfait adorateur, l'abnégation et l'adhérence; puis le programme de la vie du bérullien : *vivere summe Deo in Christo Jesu*, vivre souverainement pour Dieu dans le Christ. Deux chapitres sur les divers états de vie et les dévotions terminent l'ouvrage.

Nous ne saurions ici entrer dans le détail : il faudrait refaire ce qu'a tenté M. Gautier, ce qu'il a réussi. Son livre nous semble vraiment une excellente initiation. Il faut bien avouer que la lecture des ouvrages du cardinal de Bérulle, du P. de Condren, de M. Olier, est plutôt difficile. Nous ne sommes plus guère habitués à leur style, et quelques-unes de leurs thèses nous surprennent lorsque nous les abordons sans préparation. M. Gautier a rendu un grand service à beaucoup en se proposant de guider les chrétiens du XX[e] siècle au milieu des difficultés que pourrait offrir la fréquentation des maîtres du XVII[e] siècle. Souhaitons que beaucoup profitent de son expérience et de ses conseils.

GUSTAVE BARDY.

LUEURS SOUS LA PORTE SOMBRE [3].

Pères et mères que désole l'absence de l'enfant que Dieu vous a pris, ce beau livre de Mme Ancelet-Hustache est pour vous. Dieu ne veut pas que nous ayons avec nos morts, qui vivent, des rapports sensibles comme nous en avons entre nous qui sommes encore en ce monde. Nos morts vivent en Dieu d'une *autre* vie, qui n'a plus avec la nôtre de commune forme, et nous ne pouvons pas les voir avec nos yeux

3. Par Jeanne Ancelet-Hustache. 1 vol., Bloud et Gay, Paris.

de chair en ce royaume de l'Esprit où ils sont. Pourtant, ceux qui, sur cette terre, vivent comme eux dans l'Esprit-Saint, ont parfois le sentiment de n'être point séparés de leurs morts : ils perçoivent de cet amour qui les unit encore des manifestations et des signes. Il y a des appels et des réponses, il y a comme des présences; des grâces, des consolations, des lumières, des forces nous paraissent venir de nos amis qui sont chez Dieu. *Lueurs sous la porte sombre*, c'est le sens profond de ces pages où, comme l'écrit le R. P. Bruno, « tous ceux qui ont aimé le *Livre de Jacqueline* retrouveront avec émotion la petite fille au regard clair », mais qui semble nous regarder maintenant tout irradiée d'une immortelle lumière.

E. L.

POUR LA VIE INTÉRIEURE

ACTES DE LA VIE CHRÉTIENNE [4].

Notre collaborateur, M. L. Van den Bossche a eu l'excellente idée d'extraire de l'œuvre presque introuvable de Jean de Saint-Samson de beaux textes pour éclairer la journée du chrétien. Sur les actes principaux de chaque jour, le lever du matin, la messe, la communion, l'oraison, les occupations temporelles, le travail, l'étude, la conversation, les repas, la fin du jour, le grand mystique du Carmel projette une lumière vive, en « un style d'aveugle, où rien ne semble accordé aux images familières de nos discours », ce qui donne à l'expression un relief singulier, d'une forme épurée et très significative.

Programme de sainteté authentique, haute et exigeante,

4. Par Jean de Saint-Samson. 1 broch., Éditions du Cerf. 5 fr.; *franco* 6 fr.

mais qui appuie au réel quotidien, à tous ces moments qu'il faut soustraire à la mortalité, pour les élever en Dieu jusqu'à l'éternel.

Cette doctrine convient à tous : elle atteint ce degré d'universalité qui prend la vie en ce qu'elle a d'essentiel et de permanent. Ce petit livre est une source pour la méditation; il sera le trésor des âmes intérieures.

LETTRES ET ESSAIS [5].

La récente édition des *Lettres et essais* avait été rapidement épuisée. On attendait la réimpression de ce livre si beau, si profond et si vrai. Elle apparaît à un moment où la pensée autant que la vie et la mort de ce chef, grand auteur et grand chrétien, nous apportent une lumière infiniment opportune. Nous ne pouvons pas conseiller, en ces heures amères, de lecture plus réconfortante : Pierre et Mireille Dupouey nous montrent le chemin.

NOTES DE DIRECTION [6].

Simple et pratique, ce petit livre fait du bien par les exhortations à la paix et à la confiance qu'il renferme. Il est écrit dans un style aisé, familier, dépourvu de recherche.

5. Par le lieutenant de vaisseau Pierre Dupouey. Avec la préface d'André Gide et une introduction d'Henri Ghéon. Réimpression. 1 beau vol. 20×14 de 320 pp. aux Éditions du Cerf. 20 fr.; *franco* 22 fr. 50.

6. Par le cardinal Merry del Val. 1 petite brochure. Éditions du Cerf.

L'auteur sait rassurer les âmes, leur donner confiance, en les aidant à sortir d'elles-mêmes et à se placer doucement sous l'influence de la grâce.

POUR QUE TA VIE SOIT BELLE[7].

A l'heure à laquelle l'idéal de tant d'êtres les porte vers l'hypertension de la force, le P. Baron oppose à ces théories matérialistes un idéal chrétien.

École de volonté, appel à toutes les vertus chrétiennes par le soutien de la prière, la fréquentation des sacrements, le choix d'un guide spirituel — tel est le résumé de cet opuscule qui devrait être le bréviaire de la jeunesse.

FACE AU DEVOIR[8].

Ouvrage qui témoigne d'une connaissance approfondie des textes bibliques, mais dans l'ensemble assez touffu, avec des redites, des détails inutiles, sur lesquels on insiste au détriment des pensées maîtresses et des leçons qui s'en dégagent.

Style un peu gâté par trop d'expressions modernes, et aussi peut-être par un abus de citations et de renvois qui alourdissent le récit.

7. Par le R. P. Roger Baron. 1 petite brochure. Desclée de Brouwer.

8. Par le R. P. G. Hoornaert, S. J. 1 vol. Desclée de Brouwer, Paris.

UN BRILLANT APOSTOLAT POPULAIRE PAR LA PLUME

L'apostolat populaire par le livre n'est pas chose aisée. L'apostolat auprès des jeunes filles moins encore, car la tentation de la facilité et de la mièvrerie se fait redoutable, et nous savons trop de cas où s'épanouit horriblement cette « pieuse » littérature où le goût du fade, pour reprendre l'expression de Claudel, le dispute à l'inexistence doctrinale.

Dieu merci ! nos cheftaines et nos jocistes, nos jicistes et nos jeunes mères chrétiennes ont horreur de ces mixtures. Elles goûtent la liturgie austère et la mystique du P. Garrigou-Lagrange, quand ce n'est pas celle de Tauler... Raison de plus pour satisfaire cette grande faim de christianisme pur en donnant à ces âmes une nourriture forte, celle de l'Écriture et du Missel.

Si le P. Bellouard, dont on connaît le prestigieux talent d'orateur — une manière de Péguy qui saurait parler (*mais moi*, dit Péguy, *je ne sais pas parler, je sais tout juste écrire*) —, a remporté un tel succès de public par ses brochures populaires, c'est qu'il a su précisément à merveille faire cette œuvre d'adaptation. *Les sept Paroles de Jésus mourant*, le *Sermon sur la montagne*, les *Oraisons des dimanches après la Pentecôte*, les *Épîtres des dimanches et fêtes de l'année* sont autant de réussites excellentes que le succès a consacrées définitivement.

Auprès des jeunes filles il a su trouver, avec délicatesse et netteté, les paroles de sagesse et de sens religieux le plus authentique qui vont droit aux cœurs... et aux intelligences. Un style vif, piquant, beaucoup d'esprit et cette chaleur d'une ardente charité font de ces brochures des modèles du genre. Elles vont droit au but et ne mâchent pas les mots. Jugez-en par ces titres : *Vocations ! mariée ? religieuse ? vieille fille ?*, ou encore : *Légères. Celles qui dansent, boulent, rient — Celles qui flirtent...*, et ce titre enfin, fait de rien mais qui éclate en poésie de joie et de fraîcheur : *Jeunes filles, vous et la vie !*

Un des apostolats chers au P. Bellouard est celui du recrutement sacerdotal. Il faisait un rapport au dernier congrès de Rennes. Ce rapport, nous en sommes sûrs, a pu s'étayer sur une multitude d'observations et d'expériences de retraites sacerdotales ou de séminaristes. C'est ce qui fait aussi l'intérêt extrême des brochures comme : *Prêtres... Du Christ... à Dieu... par le prêtre*, ou *Mamans! le sacerdoce du fils dans le cœur des mères.*

Ajoutons enfin ce sens psychologique aigu qui sait formuler les questions essentielles de la conscience. *Est-ce que j'aime Dieu?* s'interroge une brochure. Et qui ne sent la profondeur d'une telle question, que tant d'âmes nous murmurent avec tristesse : « Il me semble que je n'aime pas Dieu. Comment puis-je aimer mieux le Christ? » Le P. Bellouard éclaire et apaise de telles consciences, comme aussi avec cette brochure, écho de tant d'anxieux désirs : *Seigneur, que voulez-vous que je fasse?*

On le voit, rien de ce qui est une question *réelle* au cœur de nos contemporains n'est exclu dans ces brochures où la vérité délivre. Tout y est traité avec le sens *pratique* et psychologique le plus aigu, qui s'allie comme naturellement au sens religieux le plus profond.

Nous qui savons par expérience comme il est malaisé de mettre à la portée du grand public, sans les trahir ou les galvauder, les mystères mêmes d'une conscience religieuse, nous ne pouvons qu'admirer la maîtrise du P. Bellouard et lui souhaiter de continuer avec une ardeur redoublée un apostolat aussi essentiel, et qui a été jusqu'ici mené avec un incomparable brio [9].

M.-V. Bernadot.

9. Demander le catalogue des brochures du R. P. Bellouard aux bureaux de *La Vie chrétienne*, 104, rue Bugeaud, Lyon-VI[e].

A TRAVERS LES REVUES

La vie intérieure

L'expression « vie intérieure » est classique en langage chrétien. Hélas ! comme beaucoup d'autres semblables, elle s'est amenuisée à l'usage, et nous l'employons sans en soupçonner la grandeur. Dans un article de *Culture* (juillet 1938), M. Danielou fait à ce propos quelques remarques qu'il est bon de méditer :

La vie intérieure a été la grande nouveauté du christianisme. Les religions païennes mettaient l'accent sur les rites, les cérémonies collectives; les dieux étaient ceux de la cité. Jésus a prêché le renouvellement du cœur, l'amitié avec Dieu. Ainsi est entrée dans le monde l'idée qu'un contact d'esprit, une conversation, une intimité véritable sont possibles entre un homme et son Dieu : les sources de la vie intérieure étaient ouvertes.

Elles l'étaient grâce à une révélation :

La raison des philosophes s'était bien élevée jusqu'à l'idée d'un Dieu créateur. Mais ce Dieu était un principe plutôt qu'une personne et on ne s'entretient pas avec un principe.

Comment autrement que par une révélation pourrions-nous savoir que Dieu n'est qu'amour, que l'être infini peut condescendre à s'entretenir avec l'homme misérable « comme un ami avec son ami », et devenir le doux hôte de l'âme qu'il a tirée du néant. Un Dieu transcendant et pourtant accessible, un Dieu véritable et sensible au cœur, c'est le maître intérieur des chrétiens. « Si quelqu'un m'aime il gardera ma parole, et mon Père l'aimera, et nous viendrons à lui, et nous ferons chez lui notre demeure » (Jean, XIV, 23).

C'est en cette présence et intimité de Dieu que s'enracine et se fonde la vie intérieure. L'auteur tient à juste titre à mettre en garde contre les fausses interprétations qu'on en

pourrait donner, et après avoir signalé une « conception trop affective et romanesque », il s'applique à marquer l'originalité foncière de la vie intérieure :

La confusion est plus grande encore de penser que c'est l'amour des créatures qui, approfondi, nous donnera l'intelligence de l'amour divin. Il s'agit d'une expérience d'un tout autre ordre, d'une initiation venue de Dieu, nous ouvrant un nouveau royaume. La vie naturelle garde son sens et son prix, ses limites aussi; une autre vie, meilleure, nous est donnée. Comment traduire cette nouveauté, cette gratuité, ce commencement absolu ? « Il y aura de nouveaux cieux et une nouvelle terre »; le vaisseau vient du large et y retourne; l'homme s'embarque vers des îles inconnues, un souffle divin gonfle les voiles. Le but, la voie, les moyens nous sont donnés d'en haut.

Il n'y a pas cependant hétérogénéité entre la nature et la grâce; il semble que l'on touche du doigt l'unité du plan divin :

Ce n'est pas que la vie intérieure soit contraire à la nature. Loin de détruire l'homme, elle le met dans les conditions de développement les meilleures, elle fait appel à son courage le plus pur, à son discernement le plus délicat, à ses capacités de désintéressement et d'héroïsme, elle le hausse ainsi à son plus haut point. En ce sens, nul n'est plus homme qu'un saint, car l'amour de Dieu ne se greffe pas sur la vie animale, ni sur les éléments médiocres d'un caractère, mais sur ce qui nous fait le plus merveilleusement hommes, et s'il y a en nous quelque génie, quelque don incomparable, quelque trait qui demeure de notre enfance intégrale, c'est cela — qui fait toute notre valeur humaine — que cet amour utilise et qui le rend possible. Dieu fait alliance avec le meilleur de nous, sa présence nous purifie comme le feu de tout alliage étranger à cette nature spirituelle que son Fils a pu assumer tout entière, moins ses tares et ses péchés.

Il importe toutefois de rappeler la gratuité du « don de Dieu » et que par lui nous avons accès en un monde qui transcende celui des hommes.

Mais il reste que la grâce nous fait accéder à une vie supérieure, dont nous avons en nous le support mais non point le germe — et ce n'est pas l'approfondissement de cette vie naturelle, si loin qu'il soit poussé, qui nous mènera jusqu'à Dieu. Nous ne débouchons pas en lui à l'issue d'une expérience totale de l'art, de l'amour, ou de la solidarité sociale, comme semblent le penser tant d'écrivains

spirituels modernes, guidés d'ailleurs par le désir très généreux de faciliter les voies qui mènent à Dieu, de totaliser aussi, semble-t-il, le sacré et le profane, d'embrasser dans une même unité le monde de la nature et celui de la grâce.

On ne saurait trop le rappeler : une saine intelligence de la grâce, de sa gratuité et de sa richesse étant à la base de toute vie intérieure.

La connaissance de Dieu d'après Guillaume de Saint-Thierry

Dans les *Recherches de science religieuse*, octobre 1938, M.-M. Davy présente la magnifique conception de Guillaume de Saint-Thierry sur la connaissance de Dieu. C'est le propre des grands mystiques de sentir que nos notions humaines ne peuvent nous permettre d'atteindre Dieu.

Quel que soit, dit Guillaume de Saint-Thierry, le progrès accompli, il reste loin de la perfection selon laquelle Dieu sera vu face à face, comme il est; alors, l'excellence sera si grande que la charité ira bien au-delà de ce qu'aura cru la foi; il y aura, dans la possession, plus que ne le concevait la pensée. Dans cette région des voyants, la vérité sera discernée sans aucune image corporelle; elle ne sera voilée par aucun nuage d'opinion fausse.

Ce n'est pas cependant une raison pour abandonner toute recherche. Bien au contraire, et Guillaume de Saint-Thierry d'exposer longuement comment on parvient à la connaissance de Dieu. Son enseignement comprend deux cycles :

La connaissance de Dieu par la raison et la foi, puis la connaissance mystique de Dieu par la « foi illuminée » et la coopération de la charité.

Dans le numéro d'octobre, M.-M. Davy n'expose que le premier de ces cycles, elle trace cependant le plan d'ensemble de l'ouvrage :

Nous verrons Guillaume affirmer le désir naturel de connaître Dieu, explorer ce qu'en peut connaître l'esprit humain par ses seules forces, montrer que la foi agrandit le champ de cette con-

naissance, mais qu'elle ne saurait aboutir ici-bas à la vision intuitive de Dieu en lui-même. Dans les limites de la foi, le désir de connaître Dieu se satisfait en trois degrés successifs et progressifs de pénétration intellectuelle : le premier consiste à discerner la « forme exacte de la foi », c'est-à-dire à déterminer et à circonscrire le donné révélé, tel qu'il est exprimé dans l'Écriture; le second, à épurer les concepts et les mots par lesquels nous traduisons les réalités divines, de telle façon que nous arrivions à « bien penser » et à « bien parler » à propos des attributs et de la vie intime de Dieu; le troisième, à pénétrer tout le contenu des vertus révélées par une sagesse illuminée d'en haut et qui est le privilège de ceux qui sont parvenus à la charité parfaite, c'est-à-dire à « l'unité d'esprit » avec Dieu. Ce dernier degré correspond à la connaissance mystique de Dieu.

Tel est le plan d'un exposé qui a, outre l'intérêt d'une question qu'on ne se lasse pas de travailler, le charme d'un article où des citations bien présentées permettent de prendre un contact direct avec l'auteur dont on parle.

• Dans *La Revue de l'Université d'Ottawa* (juillet-septembre 1938), Jean l'Helgonac'h publie sur le don de force une note d'allure un peu scolaire, mais qui a le double avantage d'être précise et d'appuyer la majeure partie de son exposé sur l'exemple du Christ.

• Le *Bulletin Joseph Lotte* (juin-juillet 1938) relève *L'examen de conscience d'un paroissien*, par Bernard Guyon, paru dans *La Vie Intellectuelle* de mai dernier, à propos des dernières Journées universitaires : « Les « Journées » vieillissent [...]. Elles risquent de devenir une institution établie [...]. Ne pourrait-on donner aux séances d'études une vie nouvelle en laissant s'exprimer plus librement les différents points de vue [...]

• *Culture* poursuit la publication d'un ouvrage inédit et d'ailleurs incomplet du P. Léonce de Grandmaison sur *La Pensée religieuse hors de l'Église au XX^e siècle*. Étude d'un très grand intérêt, dont on espère qu'elle sera publiée en volume.

Le Gérant : E. Aubin. Imp. E. Aubin et Fils. — Liguré (Vienne).